

Notes sur L'Apocalypse

David Shutes

[version : février 2016]

Note : pour l'instant, ces notes ne couvrent que les 5 premiers chapitres. J'ai quelques notes sur la suite, surtout en langue anglaise, qui ne sont pas du tout complètes ou prêtes à être diffusées ; Dieu voulant, elles seront un jour traduites, complétées et mises sous une forme exploitable, mais pour l'instant ce n'est pas le cas. Même ces notes sur les premiers chapitres sont pratiquement sous forme de brouillon ; en grande partie elles n'ont pas été relues pour déceler les fautes et les corriger. Néanmoins, elles sont mises à la disposition de ceux qui désirent les consulter, en pensant qu'elles peuvent éventuellement avoir une certaine utilité, même si elles sont incomplètes.

Introduction : 1.1-11

Le premier verset dit : « Révélation de Jésus-Christ, que Dieu lui a donnée pour montrer à ses serviteurs ce qui doit arriver bientôt... » Cela ne veut pas dire que le but premier de l'Apocalypse est de révéler les événements de l'avenir, mais seulement que c'est à travers ces événements que le message va passer. Voir l'introduction pour plus de détails. On ne peut pas déduire du seul mot « bientôt », non plus, à quelle époque les événements dont il est question se déroulent. (Certains interprètes les situent à l'époque de la destruction de Jérusalem, en plaçant la rédaction juste avant cela.) Du point de vue de Dieu, il est approprié d'appeler « bientôt » n'importe quelle époque. D'autant plus que ce qui est révélé dans l'Apocalypse est avant tout le fait que Jésus est Maître de ce qui se passe, qu'il prend soin de son Église, et que l'Église peut compter sur lui. Même si les événements de l'Apocalypse se déroulent à la fin de l'histoire (ce qui n'est pas sûr non plus, bien que ce soit mon opinion pour la plupart de ce qui y est décrit), on ne doit pas attendre l'époque de ces événements pour que la suffisance de Christ devienne une réalité.

Il est intéressant que Jean nous dit trois fois (versets 1, 4, et 9) qui il est, en s'appelant par son nom. Dans son évangile, il a écrit d'une manière presque anonyme, comme s'il ne voulait pas se mettre en avant. Ce qui est compréhensible : il est important dans l'évangile de voir Christ, et non l'auteur humain par qui ce message est venu. Cela est vrai pour l'Apocalypse aussi, mais la situation n'est pas la même. Les événements historiques témoignaient en faveur de l'évangile ; peu importe qui les a mis par écrit. Mais il est fort possible que l'autorité personnelle de Jean, le dernier des apôtres, ait été utile pour que l'Apocalypse soit acceptée tout de suite par l'Église comme un message venant de Dieu. En tout cas, le fait que Jean s'appelle si ouvertement par son nom nous montre que l'anonymat (par motif d'humilité spirituelle, par exemple) n'était pas du tout de rigueur pour ceux qui écrivaient au sujet des choses sacrées.

Le verset 3 est important, car il nous dit qu'il faut non seulement écouter mais aussi garder ce qui est dit dans cette prophétie. Le but n'est pas simplement de faire des schémas de ce qui va venir. L'Apocalypse nous a été donnée pour une raison pratique, une raison qui devient claire quand nous regardons l'ensemble. Il nous dit qui est Jésus-Christ, non simplement pour satisfaire notre curiosité intellectuelle, mais pour nous montrer comment nous devons vivre. Nous verrons qu'il s'agit de lui faire confiance, et donc de marcher avec lui même dans les jours difficiles. Ce message était extrêmement important pour l'Église à la fin du premier siècle. Ils entraient dans une période où la tentation était là de croire que Satan était le plus fort, et de renoncer à leur confiance en Christ. Trop de croyants n'ont pas gardé les paroles de cette prophétie, mais ceux qui l'ont fait ont découvert que la victoire finale appartient à Christ. Il nous faut peut-être traverser de grandes épreuves pour entrer dans cette victoire, mais elle est là. Sachant cela, nous pouvons—et devons—tenir fermes.

L'Apocalypse prend la forme d'une épître, comme nous le voyons clairement dans le verset 4. Il y a l'adresse complète, avec auteur, destinataires, et salutation (la salutation continue jusqu'à dans le verset 5), les trois éléments dans une forme plus ou moins traditionnelle. Notons pourtant que Jean donne une salutation qui s'inspire manifestement de Paul (« Que la grâce et la paix vous soient données par Dieu notre Père et par Jésus-Christ notre Seigneur »), mais qui

prends une forme modifiée, plus appropriée pour le style de l'Apocalypse. Néanmoins, il est manifestement en train de dire plus ou moins la même chose.

C'est dans le verset 4 que nous sommes confrontés pour la première fois avec ce qu'on appelle le « style apocalyptique ». Il est question des « sept Esprits qui sont devant son trône ». Pourtant, nous savons bien qu'il n'y a qu'un Saint-Esprit. Qui sont « les sept Esprits » ?

Avant de répondre à la question, il nous faut comprendre le style. Ce style ne se rencontre pas uniquement dans l'Apocalypse, ni même uniquement dans la prophétie biblique. Il a été utilisé très largement dans l'antiquité, y compris dans des cultures païennes, quand il s'agissait de décrire des êtres divins, ou des activités des divinités. De ce fait, bien que ce style nous semble étrange, il était connu des lecteurs de Jean. (Ce qui ne veut pas dire qu'ils pouvaient forcément saisir chaque détail de ce qui est dit, mais ils pouvaient facilement reconnaître et comprendre le style qu'il utilisait.) Ce style se caractérise surtout par l'expression concrète des attributs abstraits. De ce fait, les formes physiques véhiculent une signification symbolique. (Pensons à cette sculpture celtique tardive, où un dieu emmène captifs un certain nombre de personnes, liées par une chaîne qui part de la langue du dieu aux oreilles des captifs. La signification est assez claire—les gens suivent ce dieu à cause de ses paroles—mais est concrétisée par une image assez étonnante en soi, si on essaie de l'interpréter littéralement.) Ce style était considéré comme adapté à l'expression de ce qui est divin, pour exprimer la notion que bien des aspects du divin ne peuvent pas s'exprimer « normalement », étant au-delà de notre expérience. (Et, dans une certaine mesure au moins, le style est approprié.)

Il est vrai qu'avec ce style, tous les détails ne sont pas faciles à comprendre. Mais cela fait partie du style ; le but n'est pas forcément que chacun puisse saisir chaque détail. Il s'agit plutôt d'une technique littéraire similaire au style utilisé par certains peintres, où les traits de pinceau, vu de près et individuellement, ne semblent pas correspondre à beaucoup. Mais vu de loin, non seulement l'ensemble de l'image devient visible, mais cette technique permet même une expression puissante. C'est ce que Jean va faire un peu partout dans ce livre. Il va décrire des scènes dont certains détails semblent assez obscurs (la vision du Christ à la fin du chapitre 1, le trône de Dieu au chapitre 4, les bêtes du chapitre 13...), mais dont l'impression globale est très claire. C'est tout ce qu'il cherche. Il utilise ces images pour dépeindre des scènes très chargées d'émotions, et non pour décrire de façon simple et littérale quelque chose qu'il a vu. (Ce n'est pas une œuvre européenne, après tout.) Dans les exemples cités, l'impression de puissance dans la vision de Christ, la gloire majestueuse de Dieu, et la terreur inspirée par la bête, ressortent très bien, malgré le fait que les détails nous laissent quelque peu perplexes.

Dans ce sens, nous pouvons au moins voir une explication possible pour la référence aux « sept Esprits ». Il se peut que le chiffre fasse référence uniquement à la perfection (ce qui est souvent la signification du chiffre sept, même si ce n'est pas dans tous les cas), et que cette image se concrétise sous la forme de présenter le Saint-Esprit comme sept Esprits. Il se peut aussi que cette image vienne d'une concrétisation d'Ésaïe 11.2, où le Saint-Esprit est décrit de sept façons différentes. Dans le « style apocalyptique », cette notion pourrait facilement se représenter par sept Esprits. Mais que la véritable explication soit une de ces deux, ou une autre (peut-être qu'il s'agit effectivement de sept esprits différents—dont aucun n'est le Saint-Esprit—et qui symbolisent autre chose par leur position devant le trône de Dieu), le texte d'Apocalypse 1.4 ne signifie en rien qu'il y aurait sept « Saints-Esprits ». Ce n'est pas du tout de cette façon qu'il faut aborder le style apocalyptique.

En fait, comme nous avons déjà vu, il ne s'agit pas de se pencher sur les détails, mais de saisir le sens de l'ensemble. Que la scène globale soit présentée par des images dont le sens précis nous échappe importe peu. La notion de la sainteté, de la gloire, et de la perfection de Dieu ressort de cette description.

De même que les introductions que donne Paul à ses épîtres préparent souvent la matière qu'il entend développer par la suite, Jean en fait autant ici. Sa salutation est une description frappante de Dieu—Père, Fils, et Saint-Esprit—ce qui prépare ses lecteurs pour ce qui va suivre. Après tout, ce dont ils avaient besoin à ce moment-là était une vision renouvelée de Dieu, de sa suffisance, sa sainteté, sa puissance, sa sagesse, et sa capacité de prendre soin d'eux. La salutation qui ouvre ce message donne déjà le ton du contenu de base.

Jean décrit Dieu en disant qu'il est « celui qui est, qui était, et qui vient ». Ceci parle vraisemblablement de Dieu dans le

sens le plus transcendant, c'est à dire Celui qui nous appellerions Le Père. Cette interprétation découle non seulement du fait qu'il y a des descriptions plus loin de Dieu en tant qu'Esprit et en tant que Fils, mais aussi du fait même de décrire Dieu par un titre qui évoque son infinité transcendante, c'est à dire, son existence au-delà du temps, de l'espace, et de l'histoire humaine. La formulation en grec se divise très clairement en trois parties par la répétition de l'article et de la conjonction. La première partie, « celui qui est » ou « celui qui existe » (ὁ ὢν en grec), est une citation exacte du Nom de Dieu dans Ex. 3.14, tel qu'il est traduit dans la Septante. Ce terme est une référence à son immutabilité éternelle, en tant que Celui sur qui nous pouvons compter pour toute l'éternité, sachant qu'il sera toujours ce qu'il a toujours été. La deuxième partie est à l'imparfait, bien rendu dans notre langue par la traduction « celui qui était ». Ce terme fait certainement référence au fait que Dieu est toujours ce qu'il était à l'époque où il s'est révélé comme « celui qui est ». Le temps du verbe grec de la troisième partie de la phrase se traduit bien en français, et la phrase « celui qui vient » donne parfaitement le sens du texte originel. On pourrait se demander de quelle manière Dieu pourrait « venir » (autrement que dans le retour de Christ, qui n'est vraisemblablement pas en vue ici), mais l'Apocalypse lui-même nous le montrera, dans les chapitres 21 et 22. Dieu lui-même sera présent avec son peuple quand il aura renouvelé toutes choses, et établi son royaume éternel. Ainsi, les trois termes de l'expression « celui qui est, qui était, et qui vient » font référence, non à la Trinité, mais au passé, présent, et futur (en mettant le présent à la première place, car tout est présent pour Dieu). Ceci nous rappelle que le Dieu qui est a toujours été—et continuera d'être—actif dans l'histoire humaine.

La seule description du Saint-Esprit dans l'introduction est la référence aux « sept esprits qui sont devant le trône ». Vraisemblablement il faut comprendre d'une façon symbolique, non seulement le chiffre sept, mais aussi le fait que les esprits sont « devant » le trône. Le chiffre sept fait probablement référence, ou bien à la perfection du Saint-Esprit, ou bien à la description de l'Esprit dans Es. 11.2 (voir plus haut pour les détails). Dire que les esprits sont devant le trône symbolise vraisemblablement le fait que le Saint-Esprit est l'Esprit de Dieu. Le peu d'information donné ici sur l'Esprit est conforme à ce que nous voyons dans l'ensemble de la Bible, le Saint-Esprit étant toujours quelqu'un de vague, de difficile à comprendre. Bien que le Saint-Esprit soit Dieu tout autant que Jésus-Christ, la Bible veut attirer notre attention surtout sur Christ. Ceci parce qu'en tant que Dieu, manifesté dans le temps et dans l'espace comme homme, c'est en lui que Dieu se révèle de la manière que nous pouvons comprendre la mieux.

La description de Christ est la plus complète ici, ce qui n'est vraisemblablement pas une simple coïncidence. Ceci est, après tout, la révélation de Jésus-Christ, un message qui vient de lui et qui a pour but de renforcer notre confiance en lui. Christ est décrit tout d'abord, dans la salutation, par trois termes. Il est « le témoin fidèle », « le premier-né d'entre les morts » et « le souverain des rois de la terre ». Puis, immédiatement après (fin du verset 5, plus le verset 6), il y a une sorte d'hymne de louange, évoquée par cette image de Christ. Il y est décrit dans encore plus de détail, avec une attention particulière pour son œuvre de rédemption.

Le verset 7 cite Daniel 7.13 et Zacharie 12.10. Ces citations parlent de Christ, ce qui nous montre que Jean n'a pas changé de sujet : depuis le verset 5, il décrit Christ, pour nous montrer qui il est et ce qu'il fait (ainsi que ce qu'il a fait, et ce qu'il fera).

De qui parle le verset 8 ? Si on lisait le verset d'une manière isolée, hors de son contexte, on penserait assez naturellement que ce verset parle de Dieu en tant que Père. Entre autre, la phrase « celui qui est, qui était et qui vient » est exactement la même que celle qui décrit Dieu (le Père) dans le verset 4. Le terme « l'Alpha et l'Oméga » est également appliqué à Dieu, dans Apocalypse 21.6. Toutefois, ce n'est pas du tout certain que le verset 8 décrit Dieu le Père. Jésus, aussi, est appelé « l'Alpha et l'Oméga », dans Apocalypse 22.13. Si cela s'applique également au Père et au Fils, « celui qui est, qui était, et qui vient » le peut bien aussi. Et le sujet de Jean, depuis le verset 5, est Jésus. Nous pouvons donc penser que ce verset parle probablement de Christ, qui est après tout le sujet principal du livre. Si c'est juste, nous avons ici un passage où Jésus est appelé très clairement « le Seigneur Dieu » et « le Tout-Puissant ». (Deux termes qui ne nous éloignent pas tant que cela de la phrase d'Ésaïe 9.5 où Jésus est appelé Dieu puissant, le terme exacte dans le texte hébraïque qui est utilisé pour Dieu le Père dans Es. 10.21.)

Le terme « l'Alpha et l'Oméga » signifie « le commencement et la fin », comme le texte le dit lui-même dans 21.6 et 22.13. Ainsi, il se rapproche bien de la phrase « celui qui est, qui était, et qui vient ». Ce terme nous montre que Dieu est impliqué dans l'histoire humaine, non seulement depuis le commencement, mais en tant que commencement (c'est à dire, comme Celui qui a fait qu'il y a eu un commencement) ; non seulement jusqu'à la fin, mais en tant que fin (c'est à

dire, comme Celui qui mènera toutes choses à leur accomplissement ultime). Ceci est un rappel important que Christ a commencé quelque chose (bâtir son Église, entre autre), et qu'en plus il achèvera ce qu'il fait. Un proverbe chinois ancien dit qu'il y a beaucoup de débuts, mais peu de fins, de conclusions. Cela est tout à fait vrai en ce qui concerne les œuvres humaines, mais n'est pas du tout vrai pour Christ. Ce rappel qu'il finit ce qu'il commence, ainsi que le rappel qu'il est tout-puissant, réconfortent l'Église d'une manière précieuse. Nous pouvons être sûrs que Dieu ne sera jamais dépassé par les événements, parce qu'il sera toujours ce qu'il est, Celui en qui l'Église peut avoir une confiance parfaite, quoi qu'il advienne.

La vision du Christ : 1.9-20

Les versets 9-11 donnent l'arrière-plan de cette vision ; c'est ici que Jean explique où il a eu cette information. Ils ne contribuent pas beaucoup au thème principal du livre, mais sont nécessaires (ou, tout au moins, bien utiles) pour ancrer cette vision dans la réalité de tous les jours. C'est ici que ceux qui lisent l'Apocalypse peuvent comprendre que, malgré le style assez symbolique et mystique, ce message est venu de Dieu à une personne particulière, à un moment précis, et dans des conditions compréhensibles. Nous ne sommes donc pas dans la littérature mythique, même si le contenu s'éloigne sensiblement d'un récit historique.

Quand Jean nous dit ici qu'il était « en esprit », cela signifie vraisemblablement qu'il a eu une vision, c'est à dire, que tout ce qu'il décrit ici ne lui est pas arrivé physiquement et littéralement. En revanche, seulement un *a priori* nous obligerait à y voir une sorte de transe, et surtout de penser que l'état de transe favoriserait la réception d'une vision spirituelle véritable et valable. L'expression « le jour du Seigneur » est trop obscure pour trancher quant à sa signification. En grec moderne, cela signifie le dimanche. Mais l'Apocalypse date de la fin du premier siècle, et nous ne savons pas quel était l'usage à cette époque. Au milieu du premier siècle, le dimanche s'appelait « le premier jour de la semaine » (voir par exemple Actes 20.7 et 1 Cor. 16.22). L'usage a bien pu se modifier avant la fin du siècle, mais on ne peut pas l'affirmer avec certitude. « Les sept églises » sont vraisemblablement rien de plus que les sept églises principales dans la région où Jean avait exercé son ministère depuis longtemps, la province romaine de l'Asie.

Jean dit qu'il a entendu une voix forte, comme le son d'une trompette, derrière lui. Les versets 12 à 20 décrivent ce qu'il a vu quand il s'est retourné pour voir qui lui parlait. L'essentiel de ce texte sera la description de la personne qui avait parlé. Fait curieux, ce personnage n'est jamais identifié. Pourtant, il n'y a aucune difficulté pour savoir de qui il s'agit, puisqu'il dit clairement (au verset 18) : « J'étais mort, et me voici vivant aux siècles des siècles ». Aucune ambiguïté n'est possible ; c'est Jésus-Christ lui-même que Jean a vu.

La description de Jésus est entièrement dans le style apocalyptique, évidemment, mais cela ne nous empêche pas de comprendre ce qui est communiqué. Si le style apocalyptique utilise des éléments symboliques d'une nature peu ordinaire, ces images décrivent tout de même des réalités. Ce que Jean a vu est bien réel. Jésus est décrit de cette manière parce qu'on ne pourrait pas bien le décrire autrement. Il dépasse de loin tout ce qui fait partie de notre expérience, qui pourrait donc être dépeint d'une façon plus ordinaire.

Il faudrait se rappeler que Jean connaissait Jésus, dans la chair, très, très bien. Il faisait partie des apôtres, et était même celui qui avait des liens affectifs les plus forts avec Jésus. Il avait vu Jésus d'innombrables fois, y compris après la résurrection. Il est donc très significatif que Jean a été impressionné par cette vision de Christ au point de tomber à ses pieds comme mort (verset 17). Il semblerait qu'il s'est évanoui, en fait, tellement il était bouleversé par ce qu'il a vu. Si la vision de Christ a eu un tel effet sur Jean, c'est parce qu'ici Jean a vu pour la première fois ce qu'est la gloire presque écrasante de Christ. Jean l'a connu « voilé en chair ». Comme a dit Ésaïe : « Il n'avait ni apparence, ni éclat pour que nous le regardions, et son aspect n'avait rien pour nous attirer » (Es. 53.2). Ici, il aperçoit ce qu'est Christ réellement.

Ceci nous donne une clé importante pour comprendre l'ensemble de la vision qu'est l'Apocalypse : Jésus-Christ est un personnage impressionnant, éclatant de puissance, de grandeur, et de majesté. La réalité de ce qu'il est bouleversent même ceux qui l'avaient connu en chair. Cette révélation de la Personne de Christ sera pour ainsi dire le thème central du livre. Si nous pensons à Christ uniquement en fonction de ce qu'il a été pendant ses années sur cette terre, nous le sous-estimerons d'une manière catastrophique. En réalité, il est bien plus grand que tout ce que nous pouvons imaginer. Et de ce fait, il est entièrement digne de notre pleine confiance.

Bien des thèmes ressortent de cette vision de Christ, sans être forcément développé dans trop de détails. Mais trois thèmes principaux en ressortent très clairement, même si le style apocalyptique cache certains détails. Le premier de ces thèmes est celui de la puissance, la grandeur, la force impressionnante. Bien des aspects de cette description font référence à cela. Le deuxième thème principal est celui de la présence : Jésus est avec nous. Il est ici, parmi son peuple ; il marche au milieu des églises. Le troisième thème qui ressort clairement de ce texte est celui de la vie. Jésus est vivant, bien qu'il ait été mort. Ces trois lignées sont toutes d'une importance capitale pour l'Église de la fin du premier siècle, comme pour l'Église de tous les temps.

Il nous est important de savoir que Jésus est puissant, de peur de se rappeler de lui surtout comme un personnage tragique qui nous appelle au sacrifice mais qui a été vaincu lui-même, à la fin, par les forces du mal. Bien sûr, il a dit tant de fois qu'il n'en était rien, que personne ne pouvait lui ôter la vie s'il ne le permettait pas, mais l'image visuelle et émotionnellement chargée de la croix est parfois plus présente à nos esprits que les paroles de Jésus. Cette révélation de sa puissance nous rappelle qu'il est (et sera toujours) un grand Sauveur, un grand Seigneur, qui protège sans difficultés les siens et qui renversera sans problème les forces de Satan, quand le moment sera venu.

Il est important de savoir qu'il est ici avec nous, parce qu'on peut se sentir parfois bien solitaire quand les circonstances se gâtent et que personne ne vient à notre secours, pour mettre fin à nos souffrances. On peut arriver à se demander si Jésus le sait, si cela lui fait quelque chose. Ce n'est pas rien de savoir qu'il marche parmi nous, encore plus présent, dans un sens, que s'il était parmi nous en chair. Spirituellement présent au milieu des églises, il est partout à la fois, ce qu'il ne pouvait pas faire dans les jours où il était en chair. Il est donc réellement présent avec chacun de nous, en tout temps.

Finalement, il est important de savoir qu'il a affronté la mort, et qu'il est vivant. Il va demander à l'Église, aux croyants dans les églises, d'affronter la mort maintes et maintes fois à travers les siècles. D'une part, cet aspect de sa personne nous rappelle qu'il ne nous demande rien, en nous appelant à être fidèles jusqu'à la mort, qu'il n'a pas fait lui-même, pour nous. D'autre part, et encore plus important pour nous, il est rassurant de se rappeler que si la mort n'est pas agréable en soi, nous pouvons au moins savoir qu'au-delà de la mort il y a la vie. La mort est un mauvais moment à passer, mais la vie qui nous attend après sera éternelle, comme dit le verset 18.

Tous les détails de cette vision de Christ (comme tant d'aspects du livre de l'Apocalypse) ne sont pas clairs, souvent parce que nous avons du mal à comprendre exactement quels sentiments ou messages ils pouvaient véhiculer dans la culture de l'époque. Certains aspects n'étaient peut-être pas clairs même au moment où la vision a été donnée ; c'est peut-être bien là la raison pour laquelle Christ lui-même a dû expliquer la signification des sept étoiles dans sa main droite, et des sept chandeliers. Mais en tout cas, comme nous l'avons déjà dit, le but n'est pas forcément que nous puissions interpréter chaque détail. Ce qui est utile, c'est plutôt de saisir le sens global. Cela, au moins, est fait. Nous ne serons peut-être jamais au clair (du moins, pas au point de mettre tout le monde d'accord) sur le sens de ses yeux comme une flamme de feu ou ses pieds comme du bronze, nous ne pouvons pas manquer de comprendre que tout ici est éclatant, fort, presque exagéré. Il n'est pas simplement dit que ses cheveux sont blancs, mais blancs comme les choses les plus blanches que Jean avait jamais connues. Ses yeux sont comme du feu, ses pieds comme du bronze qui sort à peine de la fournaise, sa voix comme les grondements des grands torrents, et ainsi de suite. Même si le symbolisme précis n'est pas clair, ce sont des descriptions vigoureuses, puissantes. Individuellement, chaque symbole peut sembler vague, nous laissant quelque peu perplexes. Mais ensemble, ils véhiculent fortement une impression de gloire immense.

L'ensemble de cette description montre bien des similarités avec l'Ancien des jours, dans Daniel chapitre 7, un scène relativement célèbre dans la littérature apocalyptique juive. Il est extrêmement probable que cette description de Christ a pour but explicite de favoriser le rapprochement, toujours pour rappeler aux croyants qui est Jésus. Toutefois, ceci n'est pas une simple adaptation de Daniel 7 ; il y a plus de détails ici qui ne correspondent pas à ce que décrit Daniel, que de détails identiques ou similaires.

Cette image montre aussi pas mal de similarité avec la description de l'ange dans Daniel 10. Mais on peut difficilement penser que l'ange de Daniel 10 serait Christ (qui semble se présenter parfois, il est vrai, dans l'Ancien Testament comme

« l'ange de l'Éternel », puisque Satan l'a résisté et il a fallu que l'archange Michel vienne à son secours. Cela serait impensable de la part de Christ, surtout tel que nous le voyons dans l'Apocalypse. Ce qu'on peut déduire de cette description dans Apocalypse 1 et des parallèles avec les visions de Daniel, c'est que Christ se présente avec l'autorité de l'Ancien des jours, mais avec certains aspects quand à ses agissements qui sont comme l'ange de chapitre 10.

Sans pouvoir affirmer les interprétations avec certitude, nous pouvons avancer des hypothèses relativement sûrs quant à la signification de certains détails de cette image. Les variations d'opinion parmi les commentateurs nous font comprendre que cela ne peut pas se faire pour chaque aspect de la description, mais certaines images ne sont pas trop difficiles à comprendre, surtout en tenant compte de ce que nous pouvons savoir du contexte de l'époque.

Les habits de Christ (décrits au verset 13) semblent indiquer une autorité, bien que la signification précise soit problématique. Sa tête blanche et ses cheveux blancs (dans le verset 4) doivent très vraisemblablement nous rappeler l'Ancien des jours de Daniel 7, et symbolisent vraisemblablement la pureté. Dire que ses yeux sont comme une flamme de feu (verset 14), c'est vraisemblablement indiquer que sa vue pénètre tout, que rien ne lui est caché. Il y a peut-être aussi une allusion à la justice, comme pensent certains interprètes, mais cela est déjà moins sûr. La description de ses pieds (verset 15) est peut-être bien aussi une référence à la justice, mais le sens précis est discuté. L'épée aiguë à deux tranchants qui sort de sa bouche ne laisse guère de possibilité de se tromper ; il s'agit de sa parole. (Le mot dans le texte original n'est pas le même que celui utilisé dans Hébreux 4.12, mais cela ne veut vraisemblablement rien dire.) Notons aussi que son visage est comme le soleil lorsqu'il brille « dans sa force » (verset 16). Ceci véhiculent probablement, non seulement l'idée de gloire, mais encore la force et la grandeur.

Comme nous avons déjà dit, le verset 17 nous fait comprendre que Christ, dans sa gloire céleste, dépasse complètement ce que même ceux qui l'ont connu dans la chaire pouvaient imaginer de lui. Il a déjà été dit que ceci communique vraisemblablement un des buts principaux de la vision, celui de nous rassurer en nous faisant comprendre que Christ est bien plus puissant, bien plus impressionnant, que tout ce que nous avons pu comprendre.

Le verset 18 nous montre que Christ a affronté—et vaincu—la mort, comme nous l'avons déjà relevé. Bien plus, ceci montre qu'il a vaincu la mort pour tout le monde. C'est là le sens des clés qu'il porte. S'il possède les clés de la mort, et du séjour des morts, c'est qu'il peut « ouvrir » ces portes qui tiennent les siens captifs. Il peut donc libérer les siens de la prison qu'est la mort (surtout dans bien des systèmes de pensée anciens). Ceci a un rapport avec l'autorité que représente la clé de David qu'il porte également (voir les notes sur la lettre à l'église de Philadelphie), mais l'image n'est pas identique. Ici, un aspect précis de l'autorité générale dont il est question en ce qui concerne la « clé de David » est mis en avant. Nous comprenons ici que son autorité inclut l'autorité sur la mort, ce qui doit rassurer les croyants qui sont appelés de plus en plus à la fin du premier siècle à affronter la mort.

Dans l'introduction, nous avons déjà parlé du verset 19, et ce n'est pas nécessaire de répéter ici tout ce qui a été dit. Il suffit de se rappeler que si Jean va décrire des événements (passés, présents, et futurs), son but n'est pas pour autant de les décrire comme une fin en soi. Il veut décrire Christ, non le déroulement de l'histoire. « L'esprit de la prophétie, c'est le témoignage de Jésus » et non un schéma des événements.

Dans le verset 20, certains aspects symboliques de la vision sont interprétés. Cela nous montre que tout n'était pas clair, même pour Jean. Cela nous fait aussi comprendre que ces aspects-là, au moins, sont suffisamment importants que Christ voulait être sûr qu'ils étaient bien compris. Ceci nous aide aussi à saisir un principe de l'interprétation de tout ce qui est symbolique, un principe que Jésus a utilisé à d'autres moments également. (Voir par exemple Matthieu 13.18, dans son contexte, ou Jean chapitre 10, à partir du verset 6.) Puisque Jésus s'assure que ce qui doit absolument être compris est compréhensible, nous pouvons nous permettre de penser que s'il voulait qu'on comprenne bien l'ordre et la nature des événements décrits dans cette vision, il les aurait présentés de façon à ce que nous ne risquions pas de nous y tromper. Dieu n'est pas en train de jouer à cache-cache avec nous, après tout, quant au message qu'il désire communiquer à l'Église.

Quand il est dit que les messagers des églises sont dans la main de Jésus, et qu'il marche au milieu des églises, cela nous montre à la fois sa présence et sa protection. L'Église avait bien besoin de ce réconfort, comme elle était appelée à affronter des temps très, très difficiles.

Les lettres aux églises : chapitres 2 et 3

Il y a énormément de spéculation quant à la signification de l'ordre des lettres aux églises. Il y en a qui défendent durement la notion que les sept églises, dans l'ordre, représentent sept périodes de l'histoire de l'Église. D'autres y voient sept étapes dans la vie du chrétien, ou tel autre signification. En fait, il y a peu de chances qu'une telle interprétation soit juste. D'abord, une telle interprétation serait peu en accord avec le style de la littérature apocalyptique ; ce genre d'encodage relèverait davantage du mysticisme des oracles grecs. En plus, le manque d'accord parmi les interprètes (malgré la perspective avantageuse que nous avons, qui nous permet de regarder en arrière à 19 siècles d'histoire de l'Église depuis la rédaction de l'Apocalypse) argumente fortement que ce n'est vraiment pas une idée qui coule du texte.

En réalité, il semblerait que les églises correspondent simplement aux églises principales dans la région où Jean avait exercé son ministère depuis pas mal de temps. L'ordre des lettres est tout simplement « l'ordre du facteur » : la disposition géographique suit un circuit assez pratique et directe. On commence sur la côte de ce qui est aujourd'hui la Turquie, à Éphèse, la plus grande ville. De là, on suit la côte vers le nord jusqu'à Smyrne, puis plus au nord et à l'intérieur du pays jusqu'à Pergame. De là, on suit une route qui part vers le sud-est, qui semble correspondre à une route majeure de l'époque en suivant une vallée qui permet de pénétrer à l'intérieur du massif montagneux, ce qui nous permet de passer par les quatre autres églises dans l'ordre dont on trouve les lettres ici.

S'il n'y a pas grand-chose à apprendre d'utile en cherchant à trouver une signification plus ou moins mystique dans l'ordre de ces sept lettres, il est bien plus important de comprendre ce qu'elles font ici. Il y a plusieurs bonnes raisons pour lesquelles Dieu a inclut dans un livre qui va surtout donner des visions sur l'avenir des églises, des lettres qui touchent essentiellement à l'époque-même où ce message a été donné.

D'abord, ces lettres situent le message de l'Apocalypse dans son contexte historique. De ce fait, le message est enraciné clairement dans la réalité historique, il n'est pas d'ordre « mythique » comme on pourrait trop facilement le croire d'après le style.

Ensuite, ces lettres montrent aux églises que Christ connaît leur situation. Il va leur dire : « je connais vos œuvres ; je connais vos tribulations ; je connais votre situation. » Il leur rappelle qu'il est présent, qu'il les voit, qu'il ne les a pas abandonné ou oublié.

Ces messages nous montrent également qu'il y en aura qui vaincront dans chaque situation, même les plus difficiles. Christ continue à bâtir son Église, quelles que soient les attaques de la persécution ou de l'hérésie. Ce principe sera commenté dans plus de détails dans les notes sur la lettre à Éphèse, dans les paragraphes sur ce qui est promis aux vainqueurs.

Il y a aussi dans ces lettres une leçon à apprendre quant aux conséquences quand l'Église perd la vision de la grandeur et la suffisance de Christ. (Ce qui est, après tout, le message central de l'ensemble du livre.) Des problèmes, tels que nous les voyons dans plusieurs églises ici (cinq sur sept, en fait), se développeront inévitablement si au lieu de regarder à Christ et d'être fixés sur lui, nous sommes préoccupés d'autre chose.

Peut-être le plus important dans ces lettres est la possibilité de voir l'Église de Jésus Christ « avant et après ». Ici, nous verrons des églises avec leurs problèmes, leurs lacunes, leurs divisions, leurs craintes, leurs péchés. Dans le chapitre 21 nous verrons l'Église glorieuse qui descend du ciel. Nous verrons ainsi, à travers le programme mis en place par l'Agneau et décrit dans l'Apocalypse, comment le but a été parfaitement atteint. L'Église est non seulement préservée mais perfectionnée.

Rappelons-nous enfin que les Hébreux avaient tendance, en général, à décrire en premier ce qui est le moins important, pour « en finir avec » en quelque sorte. (Notons bien qu'il ne s'agit que d'une tendance générale, dans un contexte donné, et non un principe systématique. Nous ne pouvons pas appliquer cette règle aveuglément, pour en déduire que tout ce qui vient plus tard, dans toute littérature hébraïque, est forcément plus important que tout ce qui le précède.) Il me semble que ce principe est utilisé ici : après avoir regardé autour de nous pour voir ce qui ne va pas dans nos églises,

nous sommes invités à regarder en haut, au trône de Dieu. Cela nous fait comprendre qu'il est utile de savoir ce qui se passe autour de nous, mais qu'il est essentiel de regarder à Dieu, de savoir que, malgré tout ce qui peut nous contrarier ou nous décourager, Dieu est toujours sur le trône. Ceci nous donne une toute autre perspective sur les situations difficiles.

La lettre à l'église d'Éphèse : 2.1-7

Sachant que le mot grec « *angelos* » signifie « messenger », il vaudrait mieux le traduire ainsi dans ce texte. Nous lisons donc « au messenger de l'église de... » Certains veulent y voir un ange ; ils le peuvent. D'autres veulent y voir un être humain (peut-être l'ancien principal de chaque église) ; ils le peuvent aussi. Cela n'a pas vraiment d'importance, puisqu'il est évident que ces lettres s'adressent principalement aux églises elles-mêmes. Que ce « messenger » soit un ange ou un homme, il est avant tout un messenger et il est appelé à transmettre ces lettres aux églises.

Christ ne se présente toujours pas par son nom. Ces lettres viennent du personnage décrit dans la vision du chapitre 1, sans jamais l'identifier explicitement. Mais dans presque chaque lettre il relèvera un aspect précis de ce qui est décrit dans le chapitre 1, un aspect qui doit revêtir une importance particulière pour l'église en question. Ici, il se présente comme « celui qui tient les sept étoiles dans sa main droite, celui qui marche au milieu des sept chandeliers d'or ». Ceci est une référence au fait qu'il est présent, parmi les églises locales et dans l'Église dans son ensemble. De ce fait il est celui qui protège et qui dirige les églises. C'est ce qui lui permet d'écrire cette lettre, ainsi que les six autres. Il n'a pas été absent ces cinquante ou soixante ans. Il n'a pas besoin de s'informer quant à leur situation, ou écouter les excuses pour ce qui ne va pas. Il est là, et c'est lui qui est le chef.

L'arrière-plan historique de l'église d'Éphèse nous aide à comprendre le contenu de cette lettre. Nous avons tant d'information sur ce qu'a vécu l'église d'Éphèse au travers le premier siècle (ce qui est la situation contraire de la quasi-totalité des autres églises, dont nous ne savons pratiquement rien en dehors de ce qui est dit ici) que nous avons du mal à saisir l'ensemble. Mais c'est en comprenant les processus qui ont formé cette église depuis plusieurs décennies que nous arriverons à comprendre ce que Christ a à leur dire.

Il y avait des Juifs de l'Asie à Jérusalem le jour de Pentecôte, ce qui veut dire qu'il y en avaient presque certainement de la ville d'Éphèse, qui était la plus grande ville de la région. Certains, au moins, ont vraisemblablement gardé une impression favorable des chrétiens. En tout cas, quand Paul est venu à Éphèse bien des années plus tard, il a été bien reçu—dans un premier temps—par la communauté juive (Actes 18.19-21).

L'église d'Éphèse elle-même a commencée avec l'œuvre d'Aquila et de Priscille, que Paul y a laissés, ainsi que l'œuvre d'Apollos qui est venu au Seigneur par leur ministère quelque temps après (Actes 18.19-26). Elle a été grandement fortifiée peu de temps après par le séjour de Paul lui-même, séjour qui a duré trois ans (le plus longtemps qu'il est resté à un seul endroit, autant qu'on sache).

A partir de ce moment-là, il y a eu des tensions, puisque la rigueur de Paul dans l'enseignement ne permettait aucun compromis, ni avec ceux qui voulaient que les chrétiens gardent la loi juive, ni avec les pratiques des temples païens environnants. Il fallait enseigner clairement, et donner aux convertis une base solide pour défendre leur foi. (Actes chapitre 19 nous décrit cette période.) Quand Paul s'adresse aux anciens de l'église quelque temps plus tard (voir Actes 20, surtout les versets 29-31), il leur a mis en garde contre des difficultés qui allaient venir sur le plan doctrinal, aussi bien de l'extérieur que de l'intérieur. Il les a encouragés fortement à rester vigilants à l'égard des hérésies qui pourraient affaiblir leur foi.

Il n'y avait vraisemblablement pas de présence missionnaire à Éphèse pendant les quatre années suivantes, pendant que Paul était en prison d'abord à Césarée et ensuite à Rome. Il semblerait, selon 1 Timothée 1.3-4 que Paul soit venu à Éphèse après qu'il ait été relâché de prison, et que ce qu'il y a découvert n'était guère rassurant. Certains des problèmes qu'il a prédits dans Actes 20.29-31 commençaient, malheureusement, à se montrer. Il a donc choisi d'y laisser Timothée et d'aller visiter les autres églises sans lui. Timothée y est resté, vraisemblablement, la plus grande partie du temps pendant les trois ou quatre ans qui ont suivis, jusqu'à la mort de Paul. Il se peut bien qu'il y soit resté un temps après la mort de Paul aussi, sans que nous puissions l'affirmer. Bien qu'ayant une certaine tendance à la timidité, Timothée était

un homme qui savait défendre fermement la foi. Il a dû leur communiquer une solidité doctrinale qui ne permettait pas de compromis avec les hérétiques ou les païens.

L'épître aux Éphésiens ne nous apprend pour ainsi dire rien sur la situation de l'église locale ; il se peut fort bien qu'elle ait été une lettre plus ou moins « générale », destinée dès le départ à être circulée parmi les églises. Mais les épîtres à Timothée mentionnent des problèmes particuliers ; nous voyons que Paul a encouragé Timothée à défendre vigoureusement la foi. 1 Timothée 1.3-7, 1.20, 4.1-5, 6.3-5 et 6.17-18 nous montrent non seulement certains des problèmes que Timothée devait affronter, mais la fermeté générale que Paul voulait qu'il utilise pour les régler. On voit la même approche, plusieurs années plus tard (ainsi que quelques détails supplémentaires au sujet de 1 Timothée 1.20), dans 2 Timothée 2.16-18 et 4.14.

On ne sait pas exactement quand Timothée est parti d'Éphèse, ou quand Jean y est arrivé, mais l'histoire de l'Église nous fait comprendre clairement que Jean y a exercé un ministère important pendant pas mal d'années. Bien que Jean ait été surnommé « l'apôtre de l'amour », il n'était ni faible ni compromis dans sa défense de la foi. 1 Jean en particulier est une épître sans grande « douceur », remplie d'affirmations catégoriques qui ne laissent aucune place pour la discussion.

Comme Paul et Timothée avant lui, Jean devait défendre la foi face à des hérésies importantes à Éphèse. 1 Jean nous présente un enseignement qui concerne l'ensemble de l'Église chrétienne, parce que cette hérésie—ou des hérésies similaires—pouvaient se rencontrer partout. Mais le problème a démarré à Éphèse et c'était là qu'il se manifestait le plus. Dans la tradition de Paul et de Timothée, Jean a défendu la foi de façon vigoureuse à Éphèse, il a maintenu l'enseignement orthodoxe de Jésus et des apôtres contre des courants qui voulaient le déformer.

Ainsi, quand nous arrivons à l'époque de l'Apocalypse, nous avons une Église qui existe depuis au moins trente ans—peut-être quarante—et qui a été modelée constamment par deux facteurs : D'un côté, il y a les attaques presque constantes de toutes sortes de déviations doctrinales (juives, païennes, et hérésies chrétiennes). De l'autre côté, il y a eu une série d'enseignants—et pas les moindres—qui ont formé l'église à la défense de la foi contre toute attaque. Ce qui est dit dans Apocalypse 2.2-3, ainsi qu'au verset 6, semble indiquer que l'église l'a fait de façon tout à fait bien.

Le problème dans l'église d'Éphèse, dont il est question dans les versets 4 et 5, devient plus clair dans ce contexte. « Abandonner le premier amour » n'est pas le fait de ne plus ressentir les émotions fortes—ni l'enthousiasme qui en découle—du début de la conversion. C'est là un phénomène tout à fait normal que tous ceux qui vont de l'avant avec le Seigneur vont rencontrer. Ce n'est même pas forcément mauvais : on passe d'un sentimentalisme exubérant mais peu utile, à une compréhension et un engagement qui sont bien plus utiles pour avancer véritablement dans la vie chrétienne de tous les jours.

Le problème ici est d'un autre ordre. En défendant la foi, en étant obligé non seulement de la défendre mais encore d'y mettre une priorité, l'église est passée de façon lente et subtile de l'amour du Christ à l'amour de la bonne doctrine. C'est là, je suis convaincu, le sens de cet « abandon du premier amour ». Le piège en question consiste à considérer la foi chrétienne comme étant avant tout un système de doctrine avec une acceptation ferme de cette doctrine (ainsi qu'un comportement en conséquent, éventuellement), plutôt qu'un amour personnelle pour Dieu, une relation intime et vivante avec lui, en Jésus Christ. (Il est à noter que cette erreur est largement répandue parmi les protestants évangéliques à l'époque actuelle ; on la voit largement en Amérique du nord mais elle se répand rapidement en Europe aussi, alors que les Évangéliques y sont de plus en plus répandus.) L'exhortation principale adressée à l'église d'Éphèse est donc un encouragement à un amour pour Christ lui-même, par dessus tout. Cela ne veut pas dire que nos croyances et notre comportement n'ont pas d'importance tant que nous aimons Christ ; loin de là. Paul, Timothée, et Jean n'avaient pas tort d'exhorter l'église si fermement dans ce sens. Néanmoins, les bonnes doctrines et même les bonnes pratiques ne suffisent pas. La foi est la connaissance personnelle du Christ, ou elle n'est pas authentique.

C'est dans ce sens qu'il faut comprendre la mise en garde du verset 5. Si l'église ne se repente pas, elle cessera d'être une véritable église « chrétienne », malgré sa bonne doctrine. Son chandelier sera enlevé de sa place, ce qui symbolise le fait que, du point de vue de Christ, il n'y aura plus d'église à Éphèse. Il ne s'agit pas d'une question de bâtiment, de convertis, de baptêmes, ou même des doctrines. Seul l'amour pour Christ constitue la foi véritable, et seule la foi

véritable est une indication de la présence d'une église, d'une véritable église chrétienne dans le sens que Jésus l'entend.

Il est dit dans le verset 6 que les croyants à Éphèse ont de la haine pour les œuvres des Nicolaïtes. Cette affirmation a donnée lieu à des spéculations sans fin (et sans soutien sérieux) au sujet des Nicolaïtes. Il n'y a aucun consensus parmi les commentateurs sur les croyances de ce groupe, ni sur leurs pratiques ou leur origine. Une seule chose peut être affirmé clairement, selon le contexte ici et le texte d'Apocalypse 2.15 (la seule autre mention sérieuse de ce groupe dans l'histoire ancienne de l'Église). C'est qu'il s'agit d'une déformation de la véritable foi chrétienne, qui d'une manière ou d'une autre encourageait les croyants à un compromis avec les pratiques du monde. Mais le domaine dans lequel cela se faisait, et la nature précise de cette déformation, ne sont pas connus et n'ont pas d'importance pour comprendre notre texte ici.

Au début du verset 7 il est dit : « Que celui qui a des oreilles écoute ce que l'Esprit dit aux églises. » Cette phrase se trouvera également dans toutes les autres lettres, et nous montre que ces messages sont destinés à l'Église d'une façon générale. Bien sûr, dans un premier temps ils s'adressaient à une église locale réelle avec un problème réel. Mais en même temps chaque lettre à une église est un exemple à tous ceux qui, de quelque époque que ce soit et à quelque endroit que ce soit, vont affronter une situation similaire. Ainsi, ces lettres à des églises particulières ont bien leur place dans le but de l'ensemble de l'Apocalypse, en tant qu'encouragement pour une Église menacée dans l'ensemble. Elles constituent un manière de dire : « Il y aura toujours des problèmes et difficultés de toutes sortes, mais il y aura toujours, aussi, des manières de les affronter et de les surmonter. »

Il est intéressant et important de noter les mots : « au vainqueur » qui se trouvent dans chaque lettre. Cela nous fait comprendre que quelle que soit la situation, quel que soit le problème, il y en aura qui resteront fidèles. Ceci est un encouragement important à ceux qui pouvaient se demander, à la fin du premier siècle, s'il y en resterait quoi que ce soit de l'Église originale. Christ est en train de dire que chaque église doit régler ses problèmes, mais que même dans les églises où le problème n'est pas résolu il y aura des individus qui demeureront fermes.

Ce qui est promis ici au vainqueur est qu'il pourra « manger de l'arbre de vie qui est dans le paradis de Dieu ». Ceci est une référence claire à Genèse 3.22, où Dieu dit que Adam et Ève doivent être expulsés du Jardin d'Éden, de peur qu'ils prennent (ou continuent de prendre ?) de l'arbre de vie, pour vivre éternellement. La promesse est donc une promesse de vie éternelle. Celui qui sait éviter le piège de l'intellectualisme, qui comprend que le salut est avant tout la connaissance personnelle de Dieu, qui aime Dieu et qui est aimé de lui, vivre éternellement avec Dieu.

La lettre à l'église de Smyrne : 2.8-11

Cette petite lettre s'adresse à une église que nous connaissons très peu. Le peu d'information que l'histoire ancienne de l'Église a conservés au sujet de l'église de Smyrne vient d'une période un petit peu plus tard : C'est là que Polycarp a été tué pour sa foi. Mais bien que cette information vient de plus tard, cela confirme la situation générale que nous voyons à l'époque de l'Apocalypse.

Smyrne était une ville portière, riche et puissante, à une cinquantaine de kilomètre au nord d'Éphèse. Elle rivalisait Éphèse pour la position de première ville de l'Asie. Comme toutes les villes principales romaines, elle était entièrement remplie de pratiques païennes, contenant de nombreux temples dédiés aux dieux et déesses païens, avec bien entendu toutes les pratiques occultes qui accompagnaient de tels cultes. Dans ce sens, c'était une ville typique de toute la région d'Asie Mineur à l'époque, en se rappelant que ces pratiques étaient encore plus visibles et puissantes dans les grandes villes que dans les villes et villages de moindre importance.

En ce qui concerne le mot « ange » dans l'adresse, voir les notes sur la lettre à l'église d'Éphèse.

Toute la lettre tourne autour du sujet de la vie et de la mort. Christ se présente comme le premier et le dernier, qui était mort mais qui est revenu à la vie. Il va encourager les membres de l'église de Smyrne à rester fidèles malgré une persécution injuste, jusqu'à la mort s'il le faut. Il proclame son droit de leur demander cela par ce rappel que lui aussi a affronté la persécution jusqu'à la mort. Plus que cela, il leur rappelle qu'au-delà de la mort il y a une vie glorieuse : Il était

mort, mais il vit éternellement. Il est le premier (c'est à dire celui qui commence) ; il est aussi le dernier. Sa souffrance et sa mort n'ont pas mis fin à son existence.

La situation générale de l'église à Smyrne est difficile. Il y a la pauvreté, la misère, et surtout la persécution. En plus, cette lettre montre que la persécution qu'ils affrontent va s'intensifier. Les problèmes que connaît l'église de Smyrne viennent entièrement de l'extérieur, plutôt que de l'intérieur. Cette lettre ne contient pas un seul mot de reproche ; leurs difficultés ne viennent aucunement de leurs propres actions ou choix.

Les épreuves qu'ils doivent vivre viennent en fait de Satan, comme le texte dit clairement. Ce qui ne veut pas forcément dire que Satan s'en est occupé personnellement, mais tout au moins la persécution dans la ville vient de l'oppression démoniaque, du moins en partie. Étant donné les pratiques païennes—et donc occultes—répandues partout dans la ville, il n'est pas difficile de croire que les forces de Satan sont à l'œuvre. Smyrne était une ville païenne à fond. (Mais pas forcément davantage que d'autres villes de la région. Ces pratiques étaient partout dans l'Asie Mineure de l'époque romaine.)

Une partie de la tribulation de l'église vient des Juifs qui ne croyaient pas en Christ, et qui de ce fait n'étaient pas des « vrais » (voir Romains 2.28-29). Il est dit qu'ils étaient une synagogue de Satan. Mais ils se considéraient très certainement, eux, comme de véritables serviteurs de Dieu.

Leur tribulation va durer « dix jours ». Il est intéressant que même ceux qui insistent pour l'interprétation la plus littérale de l'Apocalypse ne prennent pas ceci au pied de la lettre, en général. Personnellement, je pense bien que c'est à prendre au figuré. De même que « mille ans » (même dans l'Apocalypse, vraisemblablement) signifie « une période si longue qu'on ne peut pas bien la saisir », le terme « dix jours » signifie une période courte, une période qu'on peut supporter, sachant que ce ne sera pas trop long. Dans ce sens, cela peut être bien plus long que dix jours dans un sens bien littéral, puisque même toute notre vie sur cette terre, contrastée avec l'éternité, n'est qu'un instant qui passe. Christ est en train de leur dire que les difficultés qu'ils doivent affronter ne sont que passagères. Il ne faut donc pas s'en faire autrement.

Il est intéressant que le seul message qui s'adresse à l'église est un encouragement à rester fidèles. Il n'y a pas la moindre promesse que Dieu les délivrera. Ceci soulève bien des questions sur la souffrance que Dieu permet, et surtout pourquoi il permet aux siens non seulement de souffrir, mais de souffrir injustement. Il y a de très bonnes raisons pour lesquelles il permet à ce qui le suivent de passer parfois par les épreuves les plus sévères (Christ lui-même, l'Auteur de cette lettre, en est une parfaite exemple). Cette lettre ne les développera pas, mais sert d'illustration au moins du principe que Dieu ne délivre pas toujours les siens de la souffrance, même quand ils sont parfaitement fidèles.

Le message de base ici est donc que nous devons rester fidèles, même si Dieu nous fait passer par des épreuves extrêmes, même s'il ne délivre pas de nos difficultés. Autrement dit, notre fidélité ne doit pas dépendre de nos circonstances. Il est facile d'être fidèle quand tout va bien. Mais ce n'est que dans les épreuves les plus difficiles que les qualités pieuses les plus marquées se manifestent, comme témoignage au monde entier. Ce n'est que quand nous affrontons les épreuves avec persévérance et confiance que le monde peut constater la réalité de notre foi, la fermeté de notre engagement à marcher avec Dieu. Il n'est pas dit que Dieu ne les protégera pas (bien que ce soit évident qu'il ne va pas les protéger tous de toutes les difficultés qui vont venir), mais il ne s'engage pas à le faire en tout cas. De ce fait, notre fidélité ne peut pas être le résultat d'une sorte de « marchandage » avec Dieu : « Nous te serons fidèles si tu prends soin de nous. » Il prendra soin de nous, mais de sa façon à lui, en mettant l'accent bien davantage sur notre bien-être spirituel et éternel, et la transformation qu'il va opérer en nous, que sur notre bien-être immédiat, physique, et matériel. Nous accepterons de lui être fidèles dans ces conditions, ou nous ne lui serons pas fidèles. Dieu n'acceptera pas de négocier avec nous, nous promettant sa protection si nous le servons.

La promesse qui leur est faite n'est pas le bien-être physique, mais « une couronne de vie ». Ceci veut dire : « Vous serez couronnés avec la vie », c'est à dire, qu'après avoir été fidèles jusqu'à la mort ils trouveront une vie glorieuse et éternelle auprès de Dieu. Une fois de plus, ceci les invite (et nous invite) à voir au-delà des circonstances matérielles et physiques de cette vie, pour comprendre les vraies valeurs spirituelles et éternelles. L'encouragement que Christ adresse à l'église de Smyrne et en fait un encouragement à mettre les épreuves et souffrances de cette vie en perspective.

En ce qui concerne le verset 11, ainsi que pour les mots « au vainqueur », voir les notes sur la lettre à l'église d'Éphèse.

La récompense promise au vainqueur est que la seconde mort ne lui fera aucun mal. Autrement dit, comme toutes les promesses aux vainqueurs dans ces lettres, il s'agit d'une promesse de salut éternelle. Mais chaque fois l'accent est différent ; ici, c'est un rappel que même si certains doivent affronter la mort physique, rien ne peut nuire à leur bien-être spirituel, ou les séparer de l'amour de Dieu et la promesse de sa présence.

La lettre à l'église de Pergame : 2.12-17

En ce qui concerne le mot « ange », voir les notes sur la lettre à l'église d'Éphèse.

La manière que Christ a choisi ici pour se présenter est très claire. « L'épée aiguë à deux tranchants », dont il est dit dans le verset 16 qu'elle sort de sa bouche, est une référence claire à sa Parole et reflète les termes de Hébreux 4.12. On a beaucoup écrit sur le fait que le mot ici en grec n'est pas le même que dans l'épître aux Hébreux, et on a trop essayé (à mon avis) d'appliquer à chaque cas les caractéristiques physiques de l'épée en question. C'est pousser le symbolisme trop loin, il me semble. Vraisemblablement, Jean (ou Jésus) a simplement utilisé un autre mot que l'auteur de l'épître aux Hébreux, pour dire la même chose. Sauf dans le cas d'une expression fixe, cela se fait très couramment.

Quand il est dit que « le trône de Satan » est chez eux, cela ne s'applique pas forcément à un temple païen particulier, ou à une pratique occulte particulière, bien que beaucoup ont essayé d'identifier au quel culte païen référence est faite. Cela veut dire simplement que Satan est très actif dans la ville. Peut-être même d'une façon personnelle (après tout, Satan n'est pas omniprésent—il faut qu'il soit *quelque part*—et il se peut bien qu'il ait été réellement présent à Pergame à cette époque-là), mais cela n'est pas obligé. D'une façon symbolique, en accord avec le style de l'Apocalypse, « là où est le trône de Satan » veut dire « là où Satan règne ». Ce n'est pas obligé qu'il soit personnellement présent pour régner ; il suffit que la situation spirituelle à Pergame soit bien sous le contrôle de sa puissance. En tout cas, ce que Christ leur dit montre bien qu'ils affrontent une opposition spirituelle très forte à cause de leur foi.

Mais il faut bien noter que rien n'est dit—absolument rien—qui laisserait penser que cette opposition constitue en quoi que ce soit la moindre excuse pour le laxisme spirituel qu'ils ont permis dans l'église. Ceci nous fait comprendre que l'activité démoniaque ne peut jamais servir d'excuse pour notre péché. Il est vrai que les démons sont actifs, et que nous pouvons affronter de l'opposition démoniaque dans nos vies, mais ce n'est jamais Satan ou des démons qui nous « font pécher ». Nous sommes responsables de ce que nous choisissons de faire, quelles que soient les circonstances. (Ceci est vrai même quand l'activité démoniaque va jusqu'à la possession, puisque la personne est responsable de s'être ouverte à cela—volontairement ou non—quand elle était encore suffisamment libre pour refuser ce chemin.)

Il y avait eu de la persécution à Pergame, et il y en avait peut-être toujours. Cette persécution était allée encore plus loin qu'à Smyrne, apparemment, puisqu'il y avait déjà eu au moins un croyant tué à Pergame, alors que rien n'indique que la persécution à Smyrne avait atteint ce stade. Et il est utile de noter que l'église à Pergame avait résisté parfaitement à l'ennemi tout au long de cette persécution. Leur résistance avait été exemplaire.

(Notons en passant que rien de sérieux est connu au sujet de ce personnage Antipas. Le peu qui est raconté à son sujet dans les traditions de l'Église vient de tellement plus tard—un ou deux siècles plus tard—que la totalité est vraisemblablement de la spéculation ou de l'invention pure. On ne peut rien savoir à partir de la signification de son nom, non plus, puisqu'il est quasi certain que c'était réellement son nom plutôt qu'un surnom qui lui aurait été donné suite à son martyr. Dans le « *New International Commentary on the New Testament* », Alford dit : « On peut à peine retenir l'indignation qui monte en nous face aux nombreuses interprétations puériles qui ont été imaginées pour ce nom, faisant fie aussi bien de la philologie que de la sobriété. »)

Malgré cette résistance exemplaire, Satan avait utilisé à Pergame une tactique très ancienne, qui réussit souvent là où l'attaque directe échoue. Ce n'est pas pour rien que cette stratégie s'appelle « la doctrine de Balaam », puisqu'elle avait été utilisée par Balaam pour provoquer une grande chute en Israël.

Quand nous lisons l'histoire de Balaam dans Nombres 22 à 24, nous avons du mal à cerner cet homme. Tout ce qu'il dit semble juste ; pourtant Dieu avait agi envers lui d'une façon très stricte dans le chapitre 22. Mais Dieu connaissait son cœur tordu, alors que nous ne pouvons que lire ses paroles pieuses.

Balak voulait vaincre Israël par l'attaque directe, et dans cette optique il voulait qu'ils soient maudits de Dieu, pour qu'il puisse les vaincre. Balaam a échoué complètement dans ses tentatives dans ce sens, puisque Dieu ne lui permettait pas de le faire. (Jusqu'à quel point il voulait vraiment dire ce qu'il a dit, et surtout s'il était aussi bien disposé à dire tout ce que Dieu lui dirigeait de dire, n'est pas sûr, étant donné la suite des événements. Peut-être qu'il était plus ou moins obligé par Dieu de dire ce que Dieu voulait qu'il dise.)

Ensuite, dans le chapitre 25, nous découvrons Israël complètement compromis avec l'idolâtrie et l'immoralité. Dieu lui-même se met contre eux, puisqu'ils se sont tournés contre lui. Ceci affaiblit considérablement Israël, ce qui était exactement ce que Balak voulait. Mais nous ne voyons aucun rapport entre les agissements de Balaam et les événements du chapitre 25.

Dans Nombres 31.16, en revanche, nous apprenons que c'était Balaam qui avait suggéré cette stratégie, pour affaiblir Israël. (Il l'avait suggéré à Balak, comme dit le texte dans l'Apocalypse. Ce détail n'est pas rapporté dans Nombres, mais c'était assez évident.) Une attaque directe contre Israël ne pouvait pas marcher, mais c'était possible de produire le même résultat—avec moins d'effort—en les piégeant par le compromis et l'infidélité envers Dieu.

Quand Apocalypse 2.14 parle donc de la doctrine de Balaam, il s'agit d'un piège qui utilise la même stratégie. L'église de Pergame s'y est laissée prendre tout comme Israël. L'église a accepté—sans résistance notable, apparemment—que soit répandu chez eux une doctrine qui d'une manière ou d'une autre leur « permettait » de se compromettre avec l'idolâtrie et l'immoralité. Nous ne savons pas, et n'avons pas besoin de savoir, quels en étaient les détails. Mais le résultat a été que là où ils avaient su résister à l'attaque directe de la persécution, ils sont tombés dans le piège plus subtil du compromis avec le monde.

On peut noter que c'était cette même stratégie, à une échelle plus grande, que Satan a utilisée contre l'ensemble de l'Église chrétienne quelque temps plus tard. Deux siècles de persécution, parfois très intense, n'ont pas pu ralentir l'avancement de l'Église. Satan a donc changé de tactique et a poussé l'Église au compromis avec le monde, par la « conversion » de Constantin et les événements des quatrième, cinquième, sixième, et septième siècles. Peu à peu, la mentalité et les pratiques du monde sont entrées dans l'Église avec le résultat que l'Église, bien qu'étant numériquement infiniment plus grande, avait en fait nettement moins de puissance. Son taux de croissance réelle, c'est à dire le nombre de personnes qui sont venues à une véritable relation personnelle avec Dieu, était nettement inférieur à celui de la période de persécution.

Le problème de base à Pergame était donc que malgré leur fidélité en résistant les attaques les plus directes, il se sont laissés compromettre avec le monde dans des choses moins évidentes. Ceci nous montre une leçon très importante : la véritable fidélité se mesure dans des petites choses. Il est relativement facile de rester fidèle à Dieu dans les grandes lignes de notre conduite et de nos croyances, mais ce sont des petites choses que nous tolérons dans nos vies qui, souvent, vont finir par nous trahir. Il est parfois bien plus facile de mourir pour Jésus Christ que de vivre pour Jésus Christ.

En ce qui concerne la référence aux Nicolaïtes, voir les notes sur la lettre à l'église d'Éphèse.

Il est intéressant de noter, dans le verset 16, que l'arme avec laquelle Christ combattra ceux qui suivent le monde est l'épée qui sort de sa bouche, c'est à dire, sa parole. Cette épée est à double tranchant. Cela signifie-t-il le fait que la Parole de Dieu protège d'une part ceux qui se réfugient en lui, et condamne d'autre part ceux qui se détournent de lui ? Peut-être que c'est pousser l'analogie trop loin, et que cette idée n'est pas en vue ici. Cela étant dit, ce principe est néanmoins vrai.

En ce qui concerne l'exhortation à celui qui a une oreille, ainsi que les mots « au vainqueur », voir les notes sur la lettre à l'église d'Éphèse.

La manne cachée a été diversement interprétée par les commentateurs. La manne représente assez évidemment la nourriture qui vient de Dieu, la provision de sa grâce. Cette manne a été donnée à tous, aussi bien aux infidèles qu'aux fidèles. Ceci nous montre comment Dieu pourvoit à beaucoup de choses pour tous les êtres humains, même ceux qui le rejettent. Mais une partie de la manne était cachée dans l'arche de l'alliance. C'était, à mon avis, cette manne-là qui est appelée ici « la manne cachée ». Cela voudrait dire que Dieu promet non seulement sa bénédiction et sa grâce au vainqueur, mais encore la possibilité de vivre cela dans une communion très intime et personnelle avec Dieu. Cette manne, rappelons-le, était cachée dans l'endroit le plus sacré que soit, qui représente la présence même de Dieu. (Encore plus que le simple fait d'être dans le lieu très saint. Il s'agit non seulement d'être avec Dieu, mais en quelque sorte d'être en Dieu.

La signification du caillou blanc est aussi sujet de débat, puisque les cailloux blancs étaient utilisés de plusieurs manières différentes dans l'antiquité. Mais un caillou blanc était toujours favorable, quel que soit le contexte et l'utilisation. C'est le point commun, d'ailleurs, de toutes les utilisations. Cela peut nous sembler étrange, aussi, que le caillou porte un nom nouveau que personne ne connaît, sinon celui qui le reçoit (et, évidemment, Celui qui l'a donné). Mais dans le monde antique, le nom était souvent pris comme symbole de la personne entière, et dans bien des contextes il était considéré comme préférable de cacher son vrai nom. Il semblerait qu'ici Dieu soit en train de nous montrer que la foi chrétienne, tout en étant une relation commune avec tous les autres croyants, demeure néanmoins une relation très personnelle et intime avec Dieu aussi. Il y a des choses que nous vivons uniquement avec Dieu, que nous ne sommes pas appelés à partager avec d'autres. Le caillou blanc avec un nom que les autres ne connaissent pas veut dire que Dieu nous est favorable, et qu'il nous connaît d'une manière que personne ne nous connaît. Notre être est en quelque sorte caché en lui. L'ensemble de la promesse au vainqueur est donc le fait de vivre une communion extrêmement intime avec Dieu.

La lettre à l'église de Thyatire : 2.18-29

La situation à Thyatire est similaire à plusieurs points de vue de celle de Pergame : l'enseignement hérétique, l'encouragement au compromis avec l'idolâtrie et l'immoralité, et une église qui a fait—et qui continue de faire—beaucoup pour Dieu tout en tolérant ces déviations. La plus grande différence est qu'il semble que la situation soit allée bien plus loin à Thyatire, qu'elle existe depuis nettement plus de temps. De ce fait, nous pouvons voir à Thyatire ce qui arrivera à Pergame s'il la situation n'est pas rectifiée.

En ce qui concerne le mot « ange », voir les notes sur la lettre à l'église d'Éphèse.

La description de Christ est similaire aussi à ce que nous voyons dans la lettre à l'église de Pergame, puisqu'elle évoque de nouveau la fermeté et le jugement. Mais les images précises ici sont différentes. Ses yeux comme une flamme de feu sont interprétés d'habitude comme une indication que sa vue pénètre partout, même dans l'obscurité, de façon à ce qu'aucun mal ne peut rester caché. Ses pieds comme du bronze poli semble être une indication de la poursuite avec fermeté du mal.

Le problème avec la femme Jézabel n'était pas le fait d'être une femme. S'il est vrai qu'il y a des passages dans la Bible qui indiquent que les femmes ne devraient pas diriger les églises, cela ne veut pas dire (du tout) qu'elles n'ont rien à dire, ou que ce qu'elles ont à dire sera forcément mauvais. Il semblerait que ce qu'enseignait Jézabel était assez similaire à ce qui était répandu à Pergame, et rien n'indique que le problème à Pergame venait des femmes. Le problème de base n'est donc pas « les femmes » mais le contenu hérétique de l'enseignement.

En ce qui concerne son identité, il y a eu pas mal de spéculation, mais tout semble plus ou moins tiré par les cheveux. Il est peu probable que son nom soit littéralement Jézabel, puisque ce nom est si étroitement associé avec le mal le plus perfide dans la pensée des Juifs. Et en dehors des Juifs, il y a peu de gens qui utiliseraient un tel nom, et surtout pas les Grecs. Il est assez clair, en fait, que Christ l'appelle de cette manière pour identifier ses agissements comme étant de la même nature que l'opposition explicite envers Dieu qui caractérisait la Jézabel de l'Ancien Testament, l'ennemie jurée de Dieu.

La nature précise de l'enseignement de « Jézabel » ne nous est pas connue, mais Thyatire était une ville connue pour le

compagnonnage, et les guildes à l'époque étaient presque systématiquement associés avec l'idolâtrie païenne. Chaque guildes avaient ses dieux et déesses, auxquels il fallait rendre un culte. Parfois, l'immoralité faisait partie de ces cultes. De ce fait, il était certainement difficile pour les chrétiens de pratiquer un métier tout en restant fidèles à Dieu. Le compromis dans l'église venait-il du désir de pratiquer leur travail comme tout le monde, d'être bien vu par les autres comme quelqu'un qui « fait sa part » dans le service du dieu patron ou déesse patronne ? C'est de la spéculation, mais on peut imaginer la femme Jézabel enseignant que Dieu veut qu'on travaille, qu'on prenne soin de sa famille, etc., et que de ce fait il fallait s'arranger avec les pratiques païennes qui allaient de pair avec le compagnonnage. On ne peut pas le savoir, et cela n'a pas beaucoup d'importance en soi, mais le principe de base est assez clair. Sous prétexte d'une révélation de Dieu (c'est pourquoi elle est considérée comme une prophétesse), elle conseillait des pratiques qui favorisaient explicitement le compromis avec le monde et la religion païenne.

En plus, il est clair que cet état de choses a duré un certain temps déjà, et que des mises en garde n'ont rien apporté. Cette lettre annonce donc une étape de plus dans ce que Dieu fait avec une église infidèle, par rapport à ce que nous avons vu à Pergame.

Il faut considérer trois groupes de personnes ici, pour bien voir comment Dieu agit. Le premier groupe se compose de la femme Jézabel et « ses enfants » (verset 23), ce qui fait apparemment référence à ceux qui s'identifient entièrement avec ses idées, vraisemblablement les enseignant à leur tour. Le deuxième groupe se compose de ceux qui se sont laissés égarer par elle, sans être eux-mêmes les promoteurs de l'hérésie en question. Ils sont appelés : « ceux qui commettent adultère avec elle » dans le verset 22. Finalement, il y a « tous les autres », c'est à dire ceux qui ne sont pas compromis avec ces pratiques. Il est question d'eux dans les versets 24 et 25.

Le message envers Jézabel et ses enfants, tout d'abord, est une annonce inconditionnelle de jugement immédiat. Les traductions en français ne rendent pas, le plus souvent, le sens de ce qui est dit à son sujet, tandis que les traductions en anglais le font mieux en règle générale. La « Colombe » et la « Semeur », surtout, mélangent ce qui est dit à Jézabel avec ce qui est dit à « ceux qui commettent adultère avec elle ». La « Bible en français courant » est mieux, en disant : « C'est pourquoi je vais la jeter sur un lit de souffrance ; je ferai également beaucoup souffrir ceux qui ont commis adultère avec elle, à moins qu'ils ne se détournent des mauvaises actions accomplies avec elle. De plus, je mettrai à mort ses enfants. » Pourtant, même là, on pourrait mieux traduire. La traduction de Darby donne une bonne équivalence, mot à mot, du grec, sans en faire ressortir le sens très clairement (ce qui arrive souvent, d'ailleurs, quand on traduit de cette façon). Le verset 22 et le début du verset 23 seraient mieux traduits : « Voici, je la jette sur un lit, et je jette ceux qui commettent adultère avec elle dans une grande tribulation, à moins qu'ils ne se repentent de ses œuvres Je ferai mourir sans faute ses enfants. »

Jézabel avait déjà eu l'occasion de se repentir (verset 21). Cela montre le désir de Dieu de faire grâce, même à ceux qui commettent des choses infâmes et font du mal à d'autres par leurs actions. Malgré cela, le désir de Dieu pour de telles personnes n'est pas la mort, si cela peut être évité, comme il est dit dans Ézéchiél 33.11. C'est pourquoi, plutôt que d'éliminer tout de suite ceux qui font du mal (ce qu'ils méritent), il donne du temps pour la repentance. Mais elle ne l'avait pas voulu ; elle était décidée dans sa conduite. Il n'y a donc plus rien à espérer en lui donnant plus de temps, et le danger pour d'autres va s'accroître si la situation continue.

Le « jour de grâce » est donc révolu, et Dieu va agir. Sa grâce n'est pas faiblesse qui donne éternellement « une autre chance », de peur de « faire mal ». C'est pourquoi nous devons rejeter les traductions de « la Colombe » et du « Semeur » sur ce texte, puisqu'elles font penser, en mélangeant le texte, que Dieu ne veut toujours pas agir. La chance supplémentaire est donnée à ceux qui se sont laissés entraîner par elle (et qui sont donc peut-être moins au clair sur les enjeux, et impliqués dans ces hérésies depuis moins longtemps), et non à Jézabel ou à « ses enfants ».

Dieu va donc agir. Il annonce l'accomplissement de son jugement. La traduction de la « Bible en français courant », où il est dit : « je vais la jeter... » n'est pas fidèle au grec, qui est au présent. Dieu n'annonce pas encore une fois que le jugement « va venir » ; il dit qu'il passe à l'acte.

Nous pouvons difficilement comprendre « un lit de souffrance » dans ce texte, non plus. Cela voudrait dire que Jézabel, qui a été à l'origine de tout le problème, est traitée moins rigoureusement que « ses enfants », qui vont être mis à mort.

Le texte grec dit simplement : « je la jette sur un lit. » Mais à mon avis on ferait mieux de comprendre « un lit de maladie, donc elle ne se lèvera pas » ou carrément « un lit de mort » (ce qui revient pour ainsi dire au même). Qu'on comprenne un lit de souffrance ou un lit de mort, il s'agit d'une interprétation. Mais celle-ci semble plus conforme au contexte.

Nous voyons donc ici que Dieu donne du temps pour la repentance, mais qu'il vient un moment où il sera éternellement trop tard. Comme Paul l'avait écrit presque quarante ans plus tôt : « Ne vous y trompez pas ; on ne se moque pas de Dieu » (Galates 6.7). Dans les autres lettres aux églises, il y a des mises en garde, où Dieu dit qu'un jugement va venir s'il n'y a pas repentance. Mais ici, aussi bien en ce qui concerne Jézabel que ses enfants, le jugement est inconditionnel. Dieu parle du jugement envers Jézabel au présent ; comme une chose qui se passe à l'instant même. Il annonce la mort de « ses enfants » dans des termes qui nous rappellent étrangement la mise en garde donnée à Adam et Ève dans Genèse 2.17. Là, Dieu avait dit : « le jour où tu en mangeras, mourant tu mourras ». Ici, le texte dit : « je les ferai mourir à mort ». Dans un cas comme dans l'autre, ce n'est pas une menace vide, des paroles dans l'air. C'est le Dieu de l'univers entier, le juge des vivants et des morts, qui prononce solennellement un verdict.

Ce rapprochement de la grâce et de la sévérité de Dieu est peut-être la première leçon à tirer de cette lettre à Thyatire. Dans sa grâce et son désir de voir les gens sauvés, il donne du temps même à ceux comme Jézabel qui méritent la mort immédiate. Mais face au refus de se repentir, le jugement vient. Dieu fait grâce, mais il n'est pas faible.

C'est d'ailleurs à travers cette sévérité que toutes les églises sauront que Christ est « celui qui sonde les reins et les cœurs, et je vous rendrai à chacun selon ses œuvres ». Il cite très clairement Jérémie 17.10, un texte où il est question de Dieu. Notons que Christ ne se contente pas de dire qu'il sonde les reins et les cœurs, mais qu'il dit qu'il est « celui qui le fait ». Celui qui le fait, selon Jérémie 17.10, c'est Dieu, Yahvé. Christ dit qu'il est celui qui le fait. De ce fait, non seulement il nous dit très clairement qu'il est Dieu, il nous montre qu'il n'est pas plus à « prendre à la légère » que Dieu, tel qu'il se révèle dans l'Ancien Testament. Ne nous laissons pas tromper par les images de Jésus comme quelqu'un de gentil et doux, qui ne ferait pas de mal à une mouche. L'amour sans la sévérité n'est que faiblesse, et Christ n'est pas du tout faible.

Le message qui s'adresse à ceux qui ont suivi cette hérésie (« ceux qui commettent adultère avec elle ») est également un message de jugement, mais c'est un jugement qui va venir, et non un jugement immédiat. La possibilité de repentance est toujours présente. Ici, aussi, nous voyons ensemble la grâce et la sévérité. Dieu veut toujours qu'ils se détournent de leur péché, et les tribulations qui les attendent peuvent être évitées si seulement ils acceptent de revenir à lui. Mais s'ils le refusent, tout comme Jézabel ils découvriront que la grâce de Dieu ne veut pas dire qu'il tolère indéfiniment le péché.

Le message aux autres dans l'église est d'une toute autre nature. Il n'y a pas la moindre trace d'une quelconque « culpabilité par association ». La femme Jézabel et ceux qui l'ont suivi sont coupables, et le jugement viendra sur eux. Mais Christ dit explicitement qu'il ne met pas d'autre fardeau sur eux que le fardeau qui est donné à tous les croyants : le « fardeau léger » de Matthieu 11.30, qui est la nécessité de suivre Christ fidèlement et de lui faire confiance. Il ne demande pas que les autres fassent acte de pénitence, ou qu'ils démontrent de façon particulière leur pureté. Ils ne sont pas souillés par le fait même de faire partie d'une église profondément touchée par le péché. Ils ont été fidèles ; ils n'ont rien à craindre. Dieu est sévère, mais non de façon arbitraire. Il jugera, mais son jugement touchera uniquement ceux qui sont coupables.

En ce qui concerne les mots « au vainqueur », voir les notes sur la lettre à l'église d'Éphèse.

Dans les versets 26 et 27, la citation au début du verset 27 concerne Christ, et non « les vainqueurs ». Cette citation du psaume 2 est une parenthèse, pour montrer l'autorité que Christ a reçue. Ce qui est dit au vainqueur est qu'il recevra autorité sur les nations. Mais l'autorité suprême sur les nations, pour les faire paître avec un sceptre de fer comme on brise des vases d'argile, est l'autorité de Christ. Il y a des textes qui montrent que les croyants régneront avec Christ, mais les circonstances précises de ce règne ne sont pas claires, ni ici ni ailleurs. Une chose qui est claire est que les rachetés règnent sous l'autorité de Christ, avec une autorité qui est donc moindre. L'autorité qui est donnée ici, basée sur l'autorité que Christ a reçue, n'est pas sans rappeler les paroles de Christ dans Matthieu 28.18-20. Là aussi, il a donné autorité aux siens, parce qu'il a reçu toute autorité, lui.

La promesse du verset 28 est nettement moins claire. Il est dit que le vainqueur recevra l'étoile du matin, mais ce n'est pas du tout sûr ce que cela veut dire. Il y a quantité d'interprétations. Il se peut que « l'étoile du matin » soit une référence à Christ lui-même, ce qui veut dire qu'il s'agirait d'une promesse de demeurer dans sa présence. Mais comme toute autre interprétation, celle-ci ne peut pas être avancée de façon dogmatique.

En ce qui concerne le verset 29, voir les notes sur la lettre à l'église d'Éphèse.

La lettre à l'église de Sardes : 3.1-6

C'est l'église qui sera le plus sévèrement critiquée de toutes jusqu'ici, et c'est peut-être une question d'opinion de savoir si elle est critiquée encore plus que ne le sera l'église de Laodicée. En tout cas, l'église est dans une situation catastrophique sur le plan spirituel. Dans d'autres lettres, même s'il y a des reproches sévères à formuler, il y a aussi des choses positives à dire sur l'église. Ici (ainsi que dans la lettre à l'église de Laodicée), il n'y a pas un mot d'approbation en ce qui concerne l'ensemble de l'église. Il y a des gens qui marchent toujours avec Dieu, mais ils sont des exceptions à la règle générale. L'évaluation en ce qui concerne l'église dans son ensemble est formelle : elle est morte.

En ce qui concerne le mot « ange », voir les notes sur la lettre à l'église d'Éphèse.

Christ se présente ici comme celui qui a les sept esprits de Dieu et les sept étoiles. Ce sont des références claires au texte du chapitre 1. En disant que Christ est celui qui a les sept esprits (ou les sept Esprits, ce qui est vraisemblablement une référence au Saint-Esprit, en fonction d'Ésaïe 11.2 ; pour plus d'information voir les notes sur 1.4), il est en train de nous dire qu'il est celui qui a le Saint-Esprit (ce qui est d'ailleurs conforme au texte d'Ésaïe 11.2). Les sept étoiles sont clairement les messagers des églises.

On n'a donc pas de difficulté pour comprendre les termes ici. Ce qui est moins clair, c'est la raison pour laquelle Christ se présente de cette façon. La référence à l'Esprit est peut-être un rappel que la vie spirituelle est présente quand l'Esprit de Dieu est présent, et qu'en tant qu'église morte ils ont besoin de cet Esprit qui donne la vie. Le rappel que Christ est celui qui a les sept étoiles pourrait être un rappel que les responsables des églises ne sont pas libres de faire tout ce qu'ils ont envie de faire ; c'est Christ qui dirige tout. Mais ces interprétations ne sont pas du tout sûrs.

Il y a deux choses qui caractérisent la condition générale de l'église de Sardes, telle qu'elle est décrite dans le verset 1. Il sera utile de considérer ces deux aspects de leur situation. Le premier aspect est leur réputation comme une église vivante, et le deuxième est le fait qu'ils sont spirituellement morts.

Il est intéressant qu'il est dit si clairement qu'ils ont le renom d'être vivants. Ce n'est pas simplement qu'ils croient qu'ils sont vivants, eux. Pratiquement toute église pense être vivante spirituellement. Quelle église continuera à suivre une doctrine ou un pratique, tout en pensant qu'ils étaient sur une fausse piste.

Mais ici, ils ont un renom d'être vivants. Ils ont une bonne réputation. Auprès de qui avaient-ils cette réputation ? Qui a une si bonne opinion de cette église ?

Il y a deux possibilités : ils avaient peut-être cette bonne réputation auprès des autres églises, qui trouvaient qu'il s'agissait d'une église vraiment « vivante », ou bien ils pouvaient avoir cette réputation auprès des non-croyants qui les entouraient. Il n'est peut-être pas possible de trancher avec certitude entre ces deux possibilités, mais pour ma part je suis convaincu que leur bonne réputation était auprès des incroyants. Il y a plusieurs raisons pour cela :

D'abord, je me demande dans quelle mesure une église aussi morte spirituellement que Sardes pouvait avoir une bonne réputation auprès des églises qui étaient réellement vivantes. En suivant la route, la prochaine église est celle de Philadelphie, ce qui paraît avoir été une église qui avançait très bien sur le plan spirituel. Seraient-ils tellement incapables de discerner ce qui se passe dans l'église de Sardes qu'ils l'admiraient comme une église vivante, alors que Jésus dit catégoriquement que c'est une église morte ? Peut-être. Mais j'en doute. Normalement, ce n'est que les non-croyants (que ce soient des gens qui ne se considèrent pas comme chrétiens ou des « chrétiens » des églises qui

n'annoncent plus du tout l'évangile) qui se laissent impressionner par une église qui est manifestement loin de la vérité. Sans critère spirituel valable pour évaluer une église, ils peuvent penser qu'une église doit être bien vivante simplement parce qu'elle est grande, par exemple, ou parce qu'elle est riche et a des beaux bâtiments.

En plus, il est intéressant—et, à mon avis, significatif—qu'il n'y ait pas un mot dans cette lettre qui indique la moindre opposition de la part du monde. Il n'y a pas de persécution, et il semble même qu'il n'y a aucune tentative d'introduire dans l'église des hérésies insidieuses. On a l'impression que l'église de Sardes ne trouble pas Satan, et que de ce fait il ne se donne pas la peine de les combattre. De son point de vue, tout va comme il le veut à Sardes.

Comment fait-on pour s'entendre si bien avec le monde ? En fait, ce n'est pas difficile. Dans le monde romain, surtout, les gens étaient extrêmement tolérant en matière de religion. Plus qu'il y avait de religion, mieux ça allait : il valait mieux ne pas prendre le risque de négliger des dieux. Plus il y avait des dieux qui étaient adorés, plus il y avait de chances qu'au moins l'un d'eux pouvait faire quelque chose d'utile. La seule chose que les peuples polythéistes du monde romain n'aimaient pas sur le plan religieux était l'intolérance. Si une religion (comme les chrétiens ou les juifs) enseignait qu'elle était la seule à avoir raison et que tous les autres avaient tort, cela posait des problèmes. (C'était cette attitude « étroite » qui faisait que les juifs et les chrétiens refusaient toute adoration des dieux de Rome, y compris le sacrifice annuel que tout le monde dans l'empire romain devait accomplir envers eux, ainsi que l'adoration des empereurs. Tant que la politique officielle était de les dispenser de ces obligations pour avoir la paix, les juifs et les chrétiens pouvaient vivre plus ou moins en paix. Mais quand cette politique a été modifiée et que les chrétiens aussi devaient accomplir leur sacrifice aux dieux de Rome, leur « intolérance » a forcément produit des difficultés et par la suite la persécution.) De ce fait, les gens n'étaient pas gênés pas les chrétiens d'une façon générale, tant que les chrétiens ne les antagonisaient pas. Jusqu'à ce jour, d'ailleurs, l'église peut s'entendre avec la société la plus anti-cléricale si elle compromet suffisamment le message. Le monde ne nous trouve gênant que quand nous proclamons haut et fort : « Christ est la vérité, la seule vérité, sans lui vous êtes perdus. » Cela, évidemment, ne nous rend pas spécialement populaires.

On peut donc se demander si l'église de Sardes proclamait la vérité chrétienne de façon suffisamment claire que cela pouvait troubler le monde. Peut-être que leur message était davantage : « Nous sommes gentils ; vous êtes gentils aussi ; l'essentiel, c'est que nous nous aimons les uns les autres. » C'est un message, en tout cas, que ferait qu'une église n'aura pas d'opposition. C'est aussi un message qui fait d'une église une église spirituellement morte.

Ajoutons finalement le fait que Christ va promettre au vainqueur de confesser son nom devant le Père et devant les anges. Ceci nous rappelle bien le passage de Matthieu 10.32-33. Christ avait dit qu'il confessa devant son Père ceux qui osent le confesser, lui, devant les hommes, mais qu'il reniera quiconque le renie devant les hommes. Le fait de promettre ceci à ceux qui surmontent ou résistent le problème à Sardes semble indiquer que l'église dans son ensemble ne le confessait pas très clairement devant le monde. Il est significatif que c'est dans les versets qui suivent Matthieu 10.33 que Christ parle de l'opposition du monde : c'est quand nous prenons position pour lui que même les membres de nos familles ne seront plus d'accord. Christ avait appelé ses disciples à le confesser très ouvertement dans le monde, mais il les a aussi prévenus que cela allait leur coûter.

Tout cela nous pousse à supposer que l'église de Sardes était bien compromise avec le monde, afin d'éviter les difficultés. (Sardes, comme Thyatire, était connu pour ses sociétés de compagnonnage, ses guildes. Toutes ses sociétés avaient leurs dieux patrons. Peut-être que les chrétiens de Sardes se permettaient des compromis avec les cultes païens afin de pratiquer sans difficulté leurs métiers. Tout cela reste de la spéculation, pourtant, et nous ne pouvons pas le savoir.) Le résultat de ce compromis spirituel était qu'ils avaient une bonne réputation dans la ville où ils vivaient. Mais ce renom était au prix de toute vitalité spirituelle. S'entendre avec le monde, d'ailleurs, se fait presque toujours à ce prix.

Christ leur dit : « Sois vigilant et affermis le reste qui allait mourir ». Il est intéressant qu'il dit qu'ils étaient morts, puis il parle de ce qui « allait mourir ». Cela ne veut pas forcément dire que du point de vue spirituel l'église n'était pas entièrement morte. Bien qu'il y avait des exceptions sur le plan individuel (comme il est dit dans le verset 4), l'église dans son ensemble n'était pas en communion avec Dieu. Elle était donc morte. Mais il pouvait rester tout de même certains enseignements et certaines pratiques qui avaient encore de la validité. Des choses qui pouvaient donc être utiles pour les aider à retrouver le bon chemin. Mais si le déclin spirituel n'est pas arrêté tout de suite, même ces choses-là disparaîtront, et il n'y aura plus rien chez eux qui a une quelconque valeur spirituelle. Quand Christ dit qu'il n'a pas trouvé

leurs œuvres parfaites, cela semble indiquer qu'il y avait quelque chose d'utile dedans, même si cela n'allait pas suffisamment loin pour indiquer la régénération. La vie spirituelle n'y est pas, mais tout n'est pas entièrement faux pour autant. Pourtant, même le peu qui est valable risque sérieusement de disparaître.

Ce dont ils ont besoin, c'est de retrouver ce qu'ils avaient connu auparavant. Le verset 3 les appelle à se rappeler de ce qu'ils ont reçu et entendu. Même s'ils s'en étaient bien détournés, donc, il y avait à l'origine de l'église un enseignement juste.

Christ leur dit que s'ils ne reviennent pas dans le bon chemin, il viendra comme un voleur. Mais il ne dit pas ce que cela veut dire. Le terme en soi signifie simplement le fait qu'il viendra sans prévenir, qu'ils ne pourront pas le savoir à l'avance. Mais le contexte indique qu'il s'agit d'un jugement qui viendra sur eux.

Notons bien dans le verset 4 que ceux qui n'ont pas souillé leur vêtement ne seront pas privés d'un héritage spirituel quelconque du fait de faire partie d'une église morte. Ceci nous rappelle ce qui avait été dit à ceux de Thyatire qui n'avaient pas suivi l'enseignement de Jézabel. Ceux qui marchent avec Dieu, même s'ils viennent d'une église qui est totalement morte spirituellement, sont sur un plein pied d'égalité avec tout les autres croyants. Ils participent et participeront pleinement dans toute la bénédiction de Dieu.

En ce qui concerne les mots « au vainqueur », voir les notes sur la lettre à l'église d'Éphèse.

La promesse faite au vainqueur décrit très clairement, comme dans tous les cas, le salut. Il est dit que le vainqueur marchera avec Christ vêtu en blanc, une indication de la pureté qui seule permet une communion parfaite avec Dieu. Une telle pureté doit venir de Christ, comme l'indique par exemple Philippiens 3.9. Il est dit aussi que Christ n'effacera pas son nom du livre de la vie, ce qui veut dire qu'il continuera à vivre. C'est comme si Christ disait : « Si quelqu'un a trouvé la vie, ce n'est pas parce qu'il vient d'une église morte qu'il sera disqualifié et rayé de la liste. » Si son nom figure dans le livre de la vie, il y reste. Il jouira de la vie éternelle parce que Christ, le seul médiateur entre Dieu et les hommes, confessera devant Dieu et devant les anges qu'il lui appartient.

On ne peut pas utiliser ce verset pour trancher dans la question de la possibilité ou non de perdre son salut, puisqu'il ne dit pas que qui que ce soit sera effacé du livre de vie. Tout ce qu'il dit, en fait, c'est qu'une certaine catégorie de personnes ne sera pas effacé. Cela ne prouve pas, en soi, que personne ne le sera jamais, mais ne dit pas non plus que quelqu'un le sera. Pour décider s'il est possible de perdre son salut une fois réellement régénéré, il faut considérer l'ensemble de l'enseignement biblique sur le sujet. Ce verset contribuera en fait très peu au débat.

Pour ce qui est du verset 6, voir les notes sur la lettre à l'église d'Éphèse.

La lettre à l'église de Philadelphie : 3.7-13

En ce qui concerne le mot « ange » dans l'adresse de la lettre, voir les notes sur la lettre à l'église d'Éphèse.

Christ se présente ici comme celui qui est saint et véritable, et qui possède la clé de David. En disant qu'il est le saint et véritable, il semble souligner le fait que sa parole est parfaitement digne de confiance, ce qui fera comprendre qu'ils peuvent compter sans réserve sur les promesses qui seront faites dans cette lettre. La référence à la clé de David se comprend en fonction d'Ésaïe 22.15-25, où le gouverneur du palais (un haut fonctionnaire qui exerçait l'autorité même du roi en s'occupant de tout ce qui se passait à l'intérieur du palais, ou en connexion avec le palais ; de ce fait il était la personne qui détenait le plus d'autorité après le roi, et sur le plan pratique il exerçait encore plus d'autorité que le roi, puisque le roi ne s'occupait pas personnellement de ces choses) va être remplacé par un autre. (Cet autre, selon le texte, sera remplacé à son tour ; le passage n'est donc pas une prophétie sur Christ.) De celui qui remplacera le gouverneur, il est dit que Dieu mettra sur son épaule la clé de la maison de David (verset 22), et que nul ne pourra fermer quand il ouvrira, ni ouvrir quand il fermera.

Quand Jésus se présente donc comme celui qui détient la clé de David, il fait référence à l'exercice du pouvoir de la famille royale, la famille royale. Or, à l'époque où l'Apocalypse a été écrite, la maison de David ne règne plus. Il y a des

descendants connus de David, mais cela aurait été impossible, vraisemblablement, de déterminer exactement qui était l'héritier légitime du trône. Christ dit ici que l'autorité royale n'est pas perdue pour autant ; c'est lui qui l'a. De ce fait, il affirme aussi qu'il règne par droit divin, encore une façon de donner du poids au message qui va suivre. De même que personne en dehors du roi pouvait modifier ce que faisait le gouverneur du palais (et même le roi ne le ferait pas—ou bien le gouverneur du palais avait sa confiance totale, ou bien il le changeait, comme on le voit dans le livre d'Esther), de même personne ne peut modifier ce que fait le Christ. Seul Dieu le Père qui lui donne cette autorité pourrait en modifier quoi que ce soit, et il ne le ferait évidemment pas, parce qu'il a une confiance totale et parfaite dans ce que fait Jésus-Christ. (Ce qui est normale, puisque Christ et Dieu manifesté aux hommes en chair.) Quand Christ dira à l'église qu'il a ouvert une porte, les croyants peuvent être sûrs qu'aucune puissance supérieure n'existe qui pourra fermer cette porte.

C'est la première lettre dans laquelle Christ se présente dans des termes qui ne viennent pas des images du premier chapitre. La seule similarité ici est le fait d'avoir des clés ; dans 1.18 il avait dit qu'il avait les clés de la mort et du séjour des morts, ce qui est également un signe de son autorité souveraine. Ce n'est pourtant pas la même chose que la clé de David. Mais comme l'imagerie est similaire, le fait qu'une autre description des clés est donnée ici n'est peut-être pas significative.

Christ leur promet une porte ouverte, promesse appuyée par toute son autorité telle qu'il l'a montrée dans le verset 7. Il dit que la raison pour laquelle il leur met cette porte ouverte est le fait qu'ils ont peu de puissance et qu'ils n'ont pas renié son nom. Cette promesse d'une porte ouverte est prise le plus souvent dans le contexte de l'évangélisation, mais cette interprétation n'est pas certaine ; elle vient davantage de la manière qu'est utilisé dans d'autres contextes le terme « une porte ouverte », surtout dans des temps modernes, que du texte (où il n'y a, il faut l'avouer, aucune référence à l'évangélisation). Il est donc tout à fait possible que cette promesse signifie autre chose que des facilités dans l'évangélisation. Et même si c'est effectivement la signification, cela ne veut pas dire que l'évangélisation allait forcément bon train au moment où ils ont reçu cette lettre. Au contraire, il se peut fort bien que l'église avançait bien lentement, voire pas du tout, en ce temps, ce qui serait la raison pour laquelle ils avaient besoin de cette parole d'encouragement. (Dans Actes 18.9-11 nous voyons une occasion où une promesse similaire est donnée dans un contexte où l'évangile avançait très lentement.) Ce serait après la réception de cette lettre que l'église avancerait plus rapidement.

Certains interprètes ont vu dans la référence à leur « peu de puissance » une reproche de la part de Christ, mais le texte ne soutient pas cette interprétation. Au contraire, il est dit que leur « peu de puissance » fait partie intégrante de la raison pour laquelle Christ leur donne cette porte ouverte. Il le fait parce qu'à la fois « ils ont peu de puissance » et « ils ont gardé son nom », ce qui semble signifier : « ayant peu de puissance, vous avez gardé mon nom. » Autrement dit, ils n'avaient pas encore été appelés à affronter de grandes responsabilités ni à accomplir de grands exploits, mais ils ont été parfaitement fidèles.

On pouvait résumer simplement le message à l'église de Pergame : « La fidélité se mesure dans les petites choses. » Ici, nous voyons que quand la fidélité a fait ses preuves dans les petites choses, le moment vient pour des choses plus grandes. (Voir d'ailleurs à ce sujet le passage de Matthieu 25.23.) Dans notre texte ici, les verbes sont à l'aoriste : « Tu gardas ma parole et tu ne renias pas mon nom ». Jésus fait apparemment référence à une période précise (considéré comme un point) qui est maintenant à sa fin. L'église de Philadelphie a réussi le test des petites choses.

Ainsi, nous ne devons pas mépriser les choses modestes. Y compris dans l'évangélisation, ce qui était peut-être bien le problème à Philadelphie. Une église qui n'avance pas rapidement n'est pas forcément une église qui n'est pas fidèle, qui ne comprend pas, qui n'a pas une bonne stratégie. Il se peut fort bien que ce soit simplement une église qui vit une situation difficile. Et Dieu les appelle, non forcément à avancer plus rapidement, mais à rester fidèle même quand l'œuvre n'avance pas comme on l'aimerait. C'est là qu'il prépare notre foi pour des choses plus grandes. Même Saul de Tarse, un théologien juif zélé, n'était pas appelé à entrer immédiatement dans un grand ministère après sa conversion. Et cela, malgré la promesse qui lui a été faite dès le début que c'était ce qu'il allait faire un jour. Pourtant, Dieu a permis qu'il retourne à Tarse où on n'entend pas parler de lui, et cela pour une période qui s'approche de la dizaine d'années. Il avait « peu de puissance » dans l'évangélisation. Et même quand il est entré dans un ministère reconnu, c'était comme « pasteur assistant » auprès de Barnabas. Des responsabilités et des possibilités limitées ne constituent pas une reproche de la part de Dieu, mais plutôt une période utile pour la formation. C'est ce qui nous permet de nous préparer pour bien faire face aux portes ouvertes le jour où il nous les donnera.

L'annonce d'une porte ouverte que personne ne peut fermer est suivie par deux promesses. La première, au verset 9, concerne l'opposition à l'église ; Christ leur dit qu'il interviendra lui-même pour retenir l'opposition. Si la porte ouverte qui leur est promise est dans le domaine de l'évangélisation, cette opposition voudrait dire que jusqu'alors il y avait une opposition forte à l'avancement de l'église. En tout cas, que l'opposition ait pris cette forme ou non, elle venait de la part des Juifs (qui ne sont pas de « vrais » Juifs ; comparer les principes dans Romains 2.28-29, ainsi que les notes sur la lettre à l'église de Smyrne). Toutefois, la vraie puissance derrière cette opposition était celle de Satan et ses démons. Christ s'occupera de cette opposition.

La deuxième promesse concerne leur protection personnelle pendant le temps de persécution qui va venir. Nous avons vu dans la lettre à l'église de Smyrne que Dieu ne fait pas ceci systématiquement. Pourtant, il le fait parfois, quand c'est en accord avec ses buts ultimes. Ses critères nous échappent parfois, mais nous voyons bien qu'il y a des moments où il laisse souffrir les siens, et des moments où il les protège. Ici, il les protège. Cela arrive aussi, et c'est tant mieux.

Ce n'est pas du tout sûr que cette promesse de protection soit basée sur leur fidélité. Le verset commence : « Parce que tu as gardé la parole de ma persévérance ». Mais ces mots peuvent tout aussi bien s'attacher à la pensée du verset 9, plutôt qu'au verset 10. La manière dont les versets sont divisés a poussé la plupart des gens à les comprendre comme la condition pour la protection, mais ces divisions peuvent bien être trompeuses. Elles ne reflètent que les opinions de ceux qui les ont introduit dans le texte, des siècles et des siècles après la rédaction originale.

Si ces mots vont effectivement avec le verset 10, cela ne nous permet pas pour autant de conclure que des croyants qui souffrent dans des épreuves ont été infidèles. Rien ne nous indique que l'église de Smyrne, par exemple, a été infidèle en quoi que ce soit. Dieu peut nous permettre des difficultés pour nous apprendre la fidélité, mais il peut le faire aussi pour bien d'autres raisons. Il ne nous laissera jamais souffrir inutilement, mais son premier but n'est pas notre confort personnel. Ce n'est pas parce que l'église de Philadelphie a été fidèle et protégée de l'épreuve, que tous ceux qui sont fidèles le seront.

Quelques mots rapidement sur la question de l'enlèvement ou non de l'Église avant la Grande Tribulation. Ce verset est utilisé par certains comme un texte à l'appui de cette doctrine. Mais une telle application n'a strictement rien à voir avec le contexte. La promesse qui est faite ici concerne une église locale précise, à un moment précis (et passé depuis longtemps) dans l'histoire. Bien qu'il y ait ici des principes valables pour tous les chrétiens, néanmoins nous n'avons pas le droit de sortir une promesse précise de son contexte pour l'appliquer ailleurs, simplement parce que cela nous arrangerait. Ce verset n'a rien à dire sur le débat (ni d'un côté ni de l'autre) en ce qui concerne un enlèvement éventuel de l'Église avant les grands bouleversements de la fin des temps.

Notons que l'église de Philadelphie est appelée toujours à rester fidèle. Passer le test de la fidélité n'est pas une chose qu'on fait « une fois pour toutes ». Ils ont été fidèles dans les petites choses et Dieu va les utiliser pour accomplir des choses encore plus grandes. Pourtant, le verset 11 les appelle à demeurer toujours fidèles « afin que personne ne prenne ta couronne ». Ils ne peuvent pas vivre sur la base de leur fidélité passée, ni de leur prestige présent ou futur. Ceux qui ne demeurent pas constamment dans la fidélité perdent tout.

En ce qui concerne les mots « au vainqueur », voir les notes sur la lettre à l'église d'Éphèse.

La promesse faite au vainqueur veut dire, dans le fond, qu'il appartiendra à Dieu et qu'il vivra dans la présence de Dieu, à tout jamais. C'est sa place, et il ne la quittera plus. C'est ce qui est communiqué par l'image d'un pilier dans le temple. Un pilier est une partie permanente, qui reste à sa place. Ce n'est pas un simple visiteur, qui entre et qui sort. Ce symbolisme est d'ailleurs explicité dans les mots : « il ne la quittera plus ».

C'est cette même idée qui est communiquée par l'autre partie de la promesse. Le nom de Dieu, le nom de la Nouvelle Jérusalem (où Dieu habitera avec son peuple ; voir 21.1-3 et 22.3-4) et le « nouveau nom » de Christ doivent être marqués sur lui. C'est Dieu qui le marque comme sa possession personnelle : « Tu m'appartient, ta place est ici. »

Pour ce qui est du verset 13, voir les notes sur la lettre à l'église d'Éphèse.

La lettre à l'église de Laodicée : 3.14-22

L'église de Laodicée existe depuis bien des années. Elle existait déjà autour de l'an 60, quand Paul a écrit l'épître aux Colossiens. Cela veut dire qu'à l'époque de l'Apocalypse, elle existe depuis au moins 20 ans. Peut-être depuis 30 ou même 40 ans, selon la date de sa fondation et la date de l'Apocalypse. Toujours en est-il qu'il ne s'agit pas d'une église récemment fondée.

En ce qui concerne le mot « ange » dans l'adresse de la lettre, voir les notes sur la lettre à l'église d'Éphèse.

Christ se présente ici comme « l'Amen, le témoin fidèle et véritable ». Ceci nous renvoie au chapitre 1, verset 5, où Christ est décrit comme « le témoin fidèle ». La description ici ne fait qu'ajouter un peu plus de clarification à ce qui était dit dans le chapitre 1.

Quelques mots d'explication sur le mot « amen » peuvent être utiles ici. Le mot « amen » est de l'hébreu et vient d'une racine liée à la notion de fidélité. On dit couramment que ce mot signifie : « Ainsi soit-il », mais ce n'est pas réellement le cas. Il est souvent utilisé dans ce sens, surtout de nos jours, mais ce n'était pas du tout sa signification au début. Dans le Nouveau Testament, il était souvent utilisé en réponse à la prière, avec le sens d'appuyer ce qui est demandé : une personne demande une chose qui n'existe pas, ou exprime une louange, et les autres pouvaient répondre par « amen » pour signifier leur accord, leur solidarité avec ce qui est exprimé. C'est aussi le mot qui figure dans le texte original quand Jésus dit : « En vérité, en vérité, je vous le dis... » Dans le texte, la phrase est bien entendu en grec, mais le début est en hébreu : « Amen, amen, je vous le dis... » C'est une façon de dire : « Ceci est vrai ; vous pouvez compter dessus. » C'est à dire : « Vous pouvez y faire confiance, vous pouvez y ajouter foi. » C'est ainsi qu'un mot qui vient d'une racine signifiant « fidélité » est utilisé pour dire : « Je suis d'accord, je le crois. »

Si le texte grec du Nouveau Testament n'a pas traduit cette partie de ces phrases de Jésus, c'est parce qu'il est difficile d'exprimer succinctement en grec ce mot qui de toute façon était connu des chrétiens. Paul, en revanche, a voulu exprimer cette pensée entièrement en grec, dans les épîtres pastorales. Puisque aucun mot ne couvre tout le sens, il a dû écrire toute une phrase : « C'est une parole certaine et digne d'être entièrement reçue » (voir 1 Timothée 1.15 et 4.9). Quelques autres fois il a exprimé cela avec une version « écourtée », écrivant seulement : « C'est une parole certaine ».

Quand Christ se présente donc à l'église de Laodicée comme « l'amen, le témoin fidèle et véritable », on voit que les mots « témoin fidèle et véritable » sont en fait une explication du mot « amen ». Il souligne le fait que ce qu'il dit est absolument vrai, et non seulement l'opinion de quelqu'un qui peut se tromper. Ils peuvent compter sur tout ce qu'il dit, et de toute façon il devaient le prendre très au sérieux.

Jésus dit aussi qu'il est l'« *arché* » de la création de Dieu. Ce mot est parfois traduit « le début », ce qui n'est pas exactement faux en ce qui concerne le mot lui-même, mais qui donne tout de même une impression fautive du sens. On pourrait comprendre « le début » dans un sens passif, comme si Christ aussi faisait partie de la création et était simplement la première créature. Pourtant, le Nouveau Testament est très clair sur le fait qu'il est le Créateur, et non une créature. En fait, s'il faudrait comprendre le mot « *arché* » dans le sens du « début » de la création, ce serait dans un sens actif. C'est pour cette raison que le texte est parfois traduit « l'auteur de la création ». Ceci est tout à fait dans les limites du mot.

On peut aussi comprendre le mot « *arché* » dans un sens hiérarchique, plutôt que chronologique. Le mot a d'ailleurs très souvent ce sens. Si c'est le cas ici, cela voudrait dire que Christ est celui qui règne sur la création, il est l'être suprême dans la création. (Car, ne l'oublions pas, depuis l'incarnation il fait bel et bien partie de la création, tout en étant le Créateur.) Ce serait donc le même sens que Paul communique dans Colossiens 1.15, par exemple, où il dit que Christ est le « premier-né » de la création. Dans les cultures orientales, le premier-né (qui n'était pas forcément l'enfant le plus âgé, ni même le garçon le plus âgé, bien que ce soit le plus souvent le cas) était celui qui, à la mort du père, devenait le chef du clan. Il était donc celui qui était au-dessus des autres. Christ est le « frère aîné » à travers duquel l'autorité du Père s'exerce dans le monde, comme il l'a dit lui-même dans Matthieu 28.18.

Dans un sens ou dans l'autre, Christ souligne ici son autorité sur la création. Que ce soit en tant que Créateur ou en tant que premier-né n'a pas trop d'importance en fin de compte ; d'autres passages bibliques nous montrent qu'il est aussi bien l'un que l'autre. L'essentiel ici, c'est qu'il est le souverain dans toute la création. Ce qu'il a à dire à l'église de Laodicée est donc à prendre très, très au sérieux.

En ce qui concerne l'église, tout semble mauvais à Laodicée. Il ne sont ni bouillants ni froids, mais tièdes. Ils sont « malheureux, misérables, pauvres, aveugles et nus » et ne le savent même pas. Ces mots décrivent la misère la plus complète, la pauvreté de celui qui n'a absolument rien, qui est réduit à la mendicité comme dernier recours. Christ se décrit comme celui qui se tient à la porte de l'église ; il ne fait même pas partie de leur assemblée. Il y a peut-être bien quelques vrais croyants dans le groupe, mais dans l'ensemble on ne peut pas dire qu'il s'agit d'une église « chrétienne » dans le véritable sens du terme.

Il y a tout un débat sur le sens des mots « bouillant », « froid » et « tiède ». L'interprétation la plus courante veut que le mot « bouillant » ferait référence à quelqu'un qui marche avec Dieu d'une façon réelle et zélée, tandis que le mot « froid » décrirait quelqu'un qui refuse Dieu et qui le sait. « Tiède » serait donc une description de ceux qui se prétendent pieux mais qui ne connaissent pas réellement Dieu.

Pourtant, cette interprétation nous laisse avec quelques questions. Christ dit qu'il les vomira de sa bouche à cause de leur tiédeur, alors qu'il ne le ferait pas s'ils étaient bouillants ou froids. Qu'il ne le fasse pas en ce qui concerne quelqu'un de « bouillant », soit. Mais comment comprendre (si « froid » parle de celui qui refuse Dieu et qui le sait) qu'il ne vomirait pas de sa bouche ceux qui sont froids ? (Et ne pensons pas que ce soit parce qu'en tant qu'inconvertis ils ne lui appartiennent pas ; on peut dire la même chose de ceux qui prétendent être chrétiens et ne le sont pas.)

Il serait peut-être préférable de comprendre les termes autrement. Ceux qui sont « bouillants » seraient ceux qui sont entièrement réchauffés par la communion avec Dieu, qui jouissent pleinement de la relation avec lui. Ceux qui sont « froids » seraient ceux qui ne se sont pas « couverts » avec la religion, qui sont donc pleinement conscients de leur besoin de Dieu. Ce serait donc la même idée que celle qui est exprimée dans Matthieu 5.6 : « Heureux ceux qui ont faim et soif de justice, car ils seront rassasiés ! » Cette interprétation nous aiderait au moins à comprendre pourquoi Christ préférerait aussi bien ceux qui sont froids que ceux qui sont bouillants, plutôt que ceux qui sont tièdes.

Le piège dans lequel les croyants de Laodicée sont tombé semble être celui des richesses matérielles. Ce qu'il disent à leur propre sujet est centré entièrement sur la richesse, en tout cas : « Je suis riche, je me suis enrichi et je n'ai besoin de rien. » Ils sont riches, et ils croient que c'est une condition acquise et définitive. La construction de la phrase montre à quel point ils sont convaincus que rien ne peut leur arriver. Non seulement : « Je suis riche » (une description d'un fait), mais : « Je me suis enrichi ». Le verbe est au parfait en grec, un temps qui décrit un fait accompli. Puisqu'ils sont riches, et puisque leur richesse est acquise pour de bon (pensent-ils), ils n'ont besoin de rien.

Ce qui ne veut pas dire qu'ils pensaient que leurs richesses n'étaient *que* matérielles. Ils se croyaient évidemment riches sur le plan spirituel aussi. Sinon ils auraient recherché Dieu sincèrement. Mais ils semblent avoir déduit de leur prospérité matérielle qu'ils sont riches sur le plan spirituel. Ils ont dû penser que Dieu les a « bénis » pour qu'ils soient si riches, et prendre cette « bénédiction » pour une approbation de Dieu sur leur état spirituel. Ce raisonnement plaît à pas mal de gens, après tout. Il est d'ailleurs très répandu de nos propres jours. Et une telle optique conduit rapidement et facilement à une préoccupation avec des choses matérielles, au détriment (parfois quasi-total) des vraies valeurs spirituelles.

Ce n'est donc pas la pauvreté, la misère et la persécution qui les ont détourné de Dieu, mais la prospérité et le luxe. Ils ont fait de l'évangile quelque chose qui a surtout trait à cette vie. (Ce qui est une erreur assez répandue, après tout.) Ceci est le revers de la médaille en ce qui concerne le piège qui aurait pu éventuellement troubler l'église de Smyrne. S'ils avaient interprété la prospérité et la vie facile avec la bénédiction de Dieu, eux, ils auraient pensé que Dieu était injuste en leur permettant de souffrir comme ils l'ont fait. (Ce qui était le problème de Job.) Ici à Laodicée, nous avons le contraire d'une église fidèle qui passe par la souffrance : une église infidèle qui est à l'aise. Et là où l'erreur n'était qu'une éventualité pour les chrétiens de Smyrne, c'est une réalité ici. Cela les pousse à croire que tout va bien, puisqu'ils sont prospères. On ne peut éviter de les contraster avec les chrétiens de Smyrne, eux qui se croyaient pauvres alors que

Christ dit qu'ils sont riches, tandis que les Laodicéens se croyaient riches et Christ leur dit qu'ils sont dans la pauvreté la plus misérable.

Ils croient qu'ils n'ont besoin de rien, mais en fait ils ont besoin de tout. Dans le verset 18 Christ leur dit qu'ils doivent acheter chez lui de l'or purifié par le feu. Ce principe de la purification de l'or par le feu, qui revient de temps en temps dans la Bible, est une illustration de la manière dont Dieu travaille dans nos vies. Par les difficultés que nous affrontons, notre foi en Dieu devient de plus en plus ferme, ce qui nous rapproche de lui. C'est là la seule vraie richesse qui existe. Les croyants à Laodicée, préoccupés comme ils étaient avec la richesse du monde, avaient besoin en premier de ce désir de s'approcher de Dieu, désir qui s'affirme à travers les difficultés. Ils ont pensé que leur prospérité matérielle indiquée la bénédiction de Dieu sur eux, mais en fait ils avaient besoin de la foi ferme qui ne se forme qu'à travers l'adversité.

Ils avaient besoin aussi de vêtements blancs, ce qui symbolise la justice dont Dieu revêt les siens pour couvrir la honte de leur nudité spirituelle. Ils étaient pires que le souverain sacrificateur Josué dans Zacharie chapitre 3, lui qui était vêtu de vêtements sales. Les Laodicéens sont honteusement nus. Dieu seul peut leur donner la justice dont ils ont besoin.

Il leur faut aussi un collyre pour restaurer leur vision. Ils sont aveugles, mais ce n'est pas une condition innée, irrémédiable. Ils pourraient voir, si seulement ils se laissent soigner par Dieu. C'est la cécité de celui qui ne *veut* pas voir. Les Laodicéens pouvaient bien comprendre cette image, puisque leur région était connue justement pour la production d'un collyre pour les yeux.

Ce qui est remarquable dans cette lettre est pourtant le verset 19. A une église dont Christ n'a pas un seul mot d'approbation à prononcer, il dit : « Je reprends et je corrige tous ceux que j'aime. » Le mot grec traduit par le terme « j'aime » est « *philéo* », mais je ne pense pas qu'on peut en déduire grand-chose du fait que ce ne soit pas « *agapao* ». Les deux mots ne sont pas si différents que certains veulent laisser croire. (« *Philéo* » peut être utilisé pour l'amour de Dieu, comme ici, et « *agapao* » peut être utilisé pour un amour tout à fait indigne. Quand Jésus dit dans Luc 11.43 que les Pharisiens « aiment » les premières places, le mot grec est bien « *agapao* ».) La nature de l'amour vient davantage de celui qui aime que du mot qui est utilisé pour le décrire. L'amour de Christ est conditionné par ce qu'il est, lui.

Nous aurions certainement tendance à juger très sévèrement une telle église, pour faire voir à tout le monde qu'ils sont infidèles et mauvais. L'attitude de Christ est plutôt une attitude d'amour. S'ils ne les aimaient pas, en fait, ils les laisseraient tranquilles dans leurs infidélité, indifférents et inconscients du fait qu'ils sont sur un chemin qui les mènera à la perdition éternelle. Mais c'est justement parce qu'il les aime tant qu'il leur parle si clairement de leur misère, afin qu'ils se repentent et qu'ils trouvent de nouveau un zèle pour lui.

Christ leur adresse ensuite une invitation : « Je me tiens à la porte, et je frappe ». Autrement dit : « Je ne vous ai pas abandonné, même si vous m'avez abandonné. » Il les aime toujours, et son seul désir est pour la communion avec eux, le rétablissement de la relation qu'il avait eu autrefois avec les croyants dans cette église. Pour avoir cette communion, il leur suffit d'ouvrir la porte et d'accepter de vivre cette relation avec Christ.

Il me semble indiscutable que nous avons ici une invitation au salut. Il n'y a strictement rien dans le passage qui indique que les Laodicéens étaient, dans l'ensemble, de vrais croyants qui avaient besoin simplement de mettre un peu plus de sérieux dans leurs vies spirituelles. Ceci n'est pas non plus une invitation qui s'adresse à l'église en tant qu'église. Il s'agit bien d'un message qui vise chacun individuellement : « Si quelqu'un entend ma voix et ouvre la porte, j'entrerai chez lui, je souperai avec lui, et lui avec moi. » Le salut implique une relation personnelle, une communion profonde, avec d'autres croyants. C'est une vie qui se vit collectivement. Pourtant, il doit être accepté de façon tout à fait individuelle.

Quand une église a dévié autant, dans l'ensemble, que ce qu'a fait l'église de Laodicée, il y a peu de chance qu'elle se rétablisse en tant qu'église. Mais l'invitation est toujours là pour quiconque dans l'église veut revenir à Dieu. Dieu les aime toujours, il les appelle toujours au salut. S'ils se repentent, la possibilité du salut n'est pas perdue pour eux, même si l'ensemble de l'église ne veut rien savoir.

En ce qui concerne les mots « au vainqueur », voir les notes sur la lettre à l'église d'Éphèse.

La promesse faite au vainqueur est qu'il s'assoira avec Christ sur son trône, de même qu'il a vaincu, lui, pour s'asseoir sur le trône de son Père. Christ a vaincu le péché et la mort ; nous ne sommes pas appelés à remporter une victoire d'une telle ampleur. Cela nous serait de toute façon impossible. Si nous le pouvions, il n'y aurait pas eu besoin que Christ meure pour nous. Mais à ceux qui vainquent le péché par le fait d'accepter la victoire de Christ sur le péché et de s'identifier avec lui, il donne le droit de s'associer intimement avec lui dans la communion et dans son autorité. Ils régneront avec lui à tout jamais. Comme dans toutes les autres promesses faites aux vainqueurs, ceci nous présente un aspect du salut. Mais nous comprenons ici que la notion d'être « à peine sauvé » ne veut rien dire. Le salut, c'est la gloire, la participation dans la gloire même de Dieu et la communion avec lui. Ceci est l'honneur suprême, la sécurité absolue. Les Laodicéens avaient besoin de ce rappel de l'enjeu de leur choix de vie : par leur préoccupation avec la richesse et la facilité dans cette vie, ils perdaient quelque chose d'infiniment plus précieux. Mais à celui qui surmonte cette tentation, la promesse de participer aux richesses de Dieu est toujours là.

Pour ce qui est du verset 22, voir les notes sur la lettre à l'église d'Éphèse.

Résumé des messages aux églises :

Éphèse : La pureté doctrinale ne peut jamais se substituer à l'amour réel et personnel pour Dieu. Le christianisme n'est pas simplement un ensemble de croyances ; c'est la possibilité de connaître Jésus-Christ notre Seigneur.

Smyrne : La fidélité envers Dieu ne doit pas dépendre de nos circonstances. Même si Dieu n'arrange pas nos difficultés, il nous appelle à être fidèles jusqu'au bout.

Pergame : La vraie fidélité se voit dans les petites choses. Le simple fait de résister aux attaques les plus flagrantes de Satan ne suffit pas. En plus, nos difficultés de vie (même l'oppression occulte) ne constituent jamais la moindre excuse pour l'infidélité.

Thyatire : La grâce de Dieu ne peut jamais être séparé de sa sévérité. Il donne maintes mises en garde, ainsi que du temps pour se repentir, parce qu'il nous aime. Mais le refus de se repentir produire finalement le jugement. Il viendra un moment où Dieu dira : Cela suffit !

Sardes : Une bonne réputation n'est pas du tout la même chose que la vie spirituelle. On peut être bien vu du monde, et pourtant complètement à côté de la vérité sur le plan spirituelle. D'ailleurs, ces deux conditions vont souvent et facilement ensemble.

Philadelphie : Ce n'est pas forcément grave quand les choses n'avancent que très doucement (que ce soit dans l'évangélisation ou dans un autre domaine). Ce qui compte, c'est la fidélité. C'est quand nous avons réussi le teste de la fidélité dans les petites choses que Dieu nous confie des tâches plus importantes.

Laodicée » Dieu aime les pécheurs les plus misérables, et continue de les appeler à lui, même s'ils ne sont pas de vrais croyants. Pour profiter de l'amour de Dieu il faut se tourner vers lui. Mais l'amour de Dieu en soi n'est pas et ne peut jamais être conditionnel.

La vision du trône : chapitres 4 et 5

Le changement du point de vue entre les chapitres 3 et 4 est très important. Pourtant, il n'est pas de l'ordre dont certains ont pensé. Ce serait faux, par exemple, de dire que jusqu'ici tout était sur la terre tandis que par la suite tout sera au ciel. En fait, une bonne partie du chapitre 1 semble donner une perspective céleste. (Christ, qui est apparu à Jean, est au ciel après tout—c'est du ciel qu'il appelle Jean au début du chapitre 4.) En plus, bien des choses dans les chapitres qui suivent vont se situer sur la terre, même si tout n'y est pas. Ceux qui interprètent l'invitation à « monter ici » comme étant l'enlèvement de l'Église ne tiennent donc pas compte de l'ensemble du livre. On ne peut pas dire que Jean était sur la terre avant et au ciel ensuite, symbolisant l'Église qui est appelé au ciel avant la Grande Tribulation.

Disons aussi à ce sujet qu'il n'y a pas grand-chose à tirer du fait que le mot « église » n'apparaîtra plus dans le livre. Il y en a qui disent que cela nous montre l'enlèvement de l'Église, puisqu'il n'est plus question, à partir d'ici, de l'Église. Dire que l'Église n'est plus en vue parce qu'elle est au ciel dorénavant, c'est oublier qu'une bonne partie de ce qui suit se situe au ciel. Si le fait que le mot « église » n'est pas utilisé quand il y a des descriptions de ce qui se passe sur la terre nous indique que l'Église n'est plus sur la terre, le fait que le mot n'est pas utilisé quand il y a des descriptions de ce qui se passe au ciel indiquerait que l'Église n'y est pas non plus.

De tels arguments sont plus ou moins puérils, des tentatives presque désespérées de trouver des traces de l'enlèvement de l'Église avant la Grande Tribulation. Si l'enseignement que l'Église sera enlevée avant les événements terribles de la Grande Tribulation doit être soutenu par de tels raisonnements, il n'est pas digne de considération sérieuse. En réalité, il n'y a rien dans le livre de l'Apocalypse qui indique en quoi que ce soit que l'Église est enlevée avant la Tribulation. Si cette doctrine est vraie, elle ne vient pas d'ici.

Revenons à l'essentiel : le changement de perspective entre les chapitres 3 et 4, même s'il ne signifie pas ce que certains voudraient y mettre, est tout de même d'une importance capitale. La suite va donner un complément essentiel à ce qui a été dit précédemment dans les lettres aux églises. Après avoir regardé autour de lui, Jean est invité à regarder en-haut. L'Église passe par ses difficultés, mais Dieu est toujours sur le trône. Notre espérance n'est pas basée sur le fait que tout va bien pour l'Église. (De ce fait, d'ailleurs, nous ne désespérons pas quand cela va mal pour l'Église.) Notre espérance est fondée sur la suffisance de la Personne de Dieu.

Les lettres aux églises nous montrent les problèmes qu'affrontent les chrétiens. Ce qui suit va nous montrer ce que Dieu fait « dans les coulisses », et qui nous aidera à comprendre pourquoi il y a tant de difficultés pour les chrétiens. Nous verrons aussi la certitude de sa victoire ultime, malgré toute l'opposition de Satan. Ceci nous donnera une toute autre perspective sur les circonstances difficiles. Il est vrai que les problèmes que connaît l'Église, au lieu de s'arranger, vont s'aggraver sérieusement et cela, jusqu'à la fin. Mais nous pourrons affronter ces difficultés avec une espérance renouvelée, sachant que Dieu est à l'œuvre. Ce que Dieu est en train de mettre en place est tellement plus grand que nos petites difficultés que nous pourrons les affronter sans crainte excessive. Il nous suffit de savoir que Dieu est toujours sur le trône, qu'il est toujours Maître de l'univers. A cause de lui et du programme qui met en place, toutes choses concourent toujours au bien de ceux qui l'aiment, quelles que soient les persécutions et oppositions par lesquelles les chrétiens passeront.

Notons que la voix qui appelle Jean au ciel est « la première voix que j'avais entendue, telle une trompette ». Ceci nous renvoie au verset 10 du chapitre 1. C'est donc Christ lui-même qui appelle Jean du ciel.

En ce qui concerne le texte grec, il serait tout aussi valable de traduire « dans l'Esprit » qu'« en esprit », puisque l'article n'y est pas. Seulement le contexte nous permettrait de trancher. Mais je me demande dans quelle mesure « dans l'Esprit » peut signifier autre chose qu'« en Christ », sans faire violence à notre conception du Saint-Esprit. Nous croyons à la Trinité, mais Père, Fils et Saint-Esprit ne représentent ni trois Dieux différents, ni trois modes différents que Dieu peut prendre par moment. Le Père est Dieu ; le Fils est Dieu ; le Saint-Esprit est Dieu. Il ne s'agit pas de trois gens différents qui, ensemble, forment une sorte de « Dieu-comité ». Vu comme cela, « dans l'Esprit » décrit ce que vit tout vrai croyant, régénéré et habité par le Saint-Esprit. Ce n'est pas quelque chose qui peut nous arriver « ponctuellement ». La traduction « en esprit », en revanche, signifierait un état qui peut effectivement arriver à un croyant pour une période donnée ; elle ferait référence à un état (que ce soit à prendre littéralement ou non) qui est approprié pour regarder des événements au ciel. Il me semble donc que c'est dans ce sens qu'il faut comprendre le texte, et donc cette traduction qui est préférable.

Il est peu probable que les événements des chapitres 4 et 5, pas plus que tout autre scène qui se situe « au ciel », sont censés décrire un endroit littéral et précis. Je ne suis pas sûr qu'il y ait un sens à la question : « Où est le ciel ? » Présenter le ciel (dans le sens de la demeure de Dieu) comme étant un endroit précis, et surtout comme étant « là-haut », est un anthropomorphisme utile, mais reste un anthropomorphisme. Les visions dans l'Apocalypse ne sont pas là pour nous pousser à une cosmologie plus ou moins primitive qui s' imagine Dieu—ou les dieux—dans un endroit précis et littéral, loin de nous. Comme tant d'autres choses dans l'Apocalypse, il s'agit d'une image qui nous est utile pour comprendre des vérités spirituelles, mais qui ne sont pas à prendre au pied de la lettre.

Quatre textes dans la Bible décrivent une vision de Dieu sur son trône. Les deux les plus complets, et les plus connus, sont ici et dans Ésaïe 6. Mais il y a aussi une vision du trône de Dieu dans Ézéchiél 1.22-28 et une vision très sommaire dans Exode 24.10.

Les descriptions du verset 3 semblent décrire la beauté, la gloire et la magnificence de Dieu sur son trône. Il me semble également que les éclairs et le tonnerre du verset 5 ont aussi pour but de décrire, dans des termes humains, les merveilles éblouissantes de la vision de Dieu. Voir Dieu lui-même sur son trône est sans aucun doute la vision la plus redoutable et la plus spectaculaire que l'homme puisse un jour espérer voir.

Vraisemblablement, on ne peut pas identifier de façon certaine les 24 anciens. L'interprétation la plus probable, il me semble, serait de les voir comme une représentation de tous les croyants de tous les âges. A maintes reprises dans l'Apocalypse, 12 et 12 se combinent, soit pour donner 24 soit pour donner 144, selon qu'on utilise l'addition ou la multiplication. Il est difficile, dans ces deux « 12 », de ne pas voir les douze tribus d'Israël et les douze apôtres, d'autant plus que dans la vision de la Nouvelle Jérusalem (chapitre 21), on y trouve explicitement cette interprétation. Toutefois, cette interprétation, que ce soit au sujet des 24 anciens ou des autres « 24 » et « 144 » dans le livre, ne fait pas du tout l'unanimité parmi les commentateurs.

Ce n'est pas le plus important pour autant. Ce qui compte ici, c'est ce qu'ils nous apprennent sur la majesté et l'autorité de Dieu. Leurs couronnes et leurs trônes nous montrent qu'eux, aussi, ont une autorité quelconque. Pourtant, ils se prosternent devant Dieu (dans le verset 10), ce qui les oblige forcément à quitter leurs trônes, et ils jettent leurs couronnes à ses pieds. Cela nous montre que toute autorité humaine ou parmi les anges, aussi élevée soit-elle, doit absolument être soumise à celui qui est la source véritable de toute autorité valable. Toute créature humaine ou angélique qui exerce une position d'autorité sans l'attitude qui est montrée dans des images concrètes par les 24 anciens usurpe pour lui-même une autorité qu'il ne devait jamais avoir.

Les quatre êtres vivants sont des chérubim, comme un examen du livre d'Ézéchiél nous le montre. D'ailleurs, le terme dans le texte grec de l'Apocalypse est exactement le terme par lequel la Septante traduit le mot hébreu utilisé dans la première partie d'Ézéchiél. En plus, ils sont des séraphim, comme une comparaison avec le chapitre 6 d'Ésaïe nous le montrera. (Le fait d'être à la fois des chérubim et des séraphim ne pose aucune difficulté ; le mot « séraphim » signifie simplement « les êtres brûlants », un terme qui est parfaitement approprié pour des chérubim, et qui est donc celui qu'Ésaïe a préféré.)

Nous voyons ici qu'ils proclament continuellement la sainteté et la puissance immuables de Dieu. (Et pourtant, ils chanteront un « cantique nouveau » dans 5.9, ce qui nous montre aussi bien l'adaptabilité que les limites des images apocalyptiques, en tant que représentation littérale et chronologique de réalités spirituelles.) Il se peut que ces êtres louent Dieu par le fait de répéter littéralement, sans relâche, certaines choses. Ils se peut aussi qu'ils le fassent par le simple fait d'exister, et cela nous est représenté par l'image d'un cantique sans fin. Cela n'a pas d'importance particulière en soi. Ce qui est clair, c'est qu'ils louent Dieu constamment, proclamant sans interruption sa sainteté, sa bonté, son pouvoir, et ainsi de suite.

Les sept lampes, qui représentent les sept Esprits, nous ramènent à l'image du chapitre 1, où nous avons déjà considéré le sens de ce symbole.

Ce n'est pas clair exactement ce qui est représenté par la mer de cristal. Peut-être est-ce une représentation de la pureté extrême de la sainteté de Dieu. Peut-être ne représente-t-elle rien de précis, mais simplement un aspect de plus de l'éclat de gloire de la vision du trône de Dieu. On peut dire autant de l'arc-en-ciel. Ce qui est clair, c'est que ces images viennent de la vision du trône de Dieu dans Ézéchiél chapitre 1. La « mer de verre, semblable à du cristal » est manifestement l'équivalent de « l'étendue céleste qui avait l'éclat d'un formidable glacier » dont parle Ézéchiél (Ézéchiél 1.22), et l'arc-en-ciel est mentionné explicitement dans Ézéchiél 1.28.

Nous voyons donc, dans l'ensemble, bon nombre des attributs de Dieu dans ce chapitre. Nous voyons sa gloire (versets 3 et 5), son autorité (comparez le verset 4 avec le verset 10), sa sainteté (verset 8), sa toute-puissance (verset 8), son éternité (verset 9) et sa position de Créateur (verset 11). Chacun de ces aspects de sa personne est utile pour rassurer

une Église qui doit faire face à des difficultés sévères et qui doit se rappeler que Dieu est toujours digne de leur confiance inébranlable.

C'est là d'ailleurs le sens principal du verset 11. L'ensemble du chapitre est résumé dans ce verset, dans le rappel que Dieu est toujours digne de notre adoration et notre confiance. C'est là le message dont l'Église a besoin.

Dans les lettres aux églises, nous voyons surtout des problèmes. Certains viennent du dehors, mais un bon nombre viennent de l'intérieur des églises. Ce sera toujours le cas, d'ailleurs, à travers l'histoire de l'Église. Quand nous regardons à nous-même, quand nous regardons à d'autres croyants, quand nous regardons aux églises, nous sommes confrontés constamment avec ce qui ne va pas. Cela conduit facilement au découragement, à des critiques, à des sentiments de culpabilité, à l'orgueil, à l'envie, à la frustration, ou à bien d'autres mauvaises attitudes. Mais quand nous regardons à Dieu, nous voyons qu'il est toujours sur le trône, qu'il est toujours saint, qu'il est toujours tout-puissant. Cela nous donne une toute autre perspective. Comme le dit le Psaume 34.6 : « Quand on regarde à lui, on resplendit de joie, et le visage n'a pas à rougir. »

Le chapitre 4 nous donne donc une nouvelle façon de voir les choses, une perspective qui sera développée dans bien plus de détail dans le reste du livre. Une telle perspective est le complément approprié et essentiel à la série de lettres aux églises. Nous voyons dans les chapitres 2 et 3 qu'il y a bien de problèmes, beaucoup qui doit changer. Mais nous voyons dans les chapitres 4 et suivants que Dieu n'est pas dépassé par ces difficultés. Il est toujours là ; il est toujours Seigneur ; il est toujours assez grand pour y faire face ; il est toujours assez sage pour savoir ce qu'il faut faire. Il est toujours un Dieu, autrement dit, entièrement digne de notre confiance.

Ce changement de perspective, qui regarde ce que Dieu va faire et l'espérance que cela nous donne plutôt que de se préoccuper de nos problèmes et notre incapacité à y faire face est très similaire au changement de point de vue entre Romains 7 et Romains 8.

Dans tout le chapitre 4, nous ne voyons jamais Dieu en train de faire quoi que ce soit. Nous sommes rassurés par sa Personne, par le fait qu'il est toujours là et qu'il règne, par le fait qu'il est saint et puissant et tout ce qu'il a toujours été. Nous comprenons par tout cela qu'il est toujours capable de nous aider dans nos difficultés. Pourtant, nous ne le voyons pas en train de faire quoi que ce soit pour nous aider. Nous voyons sa grandeur, mais nous ne voyons pas son amour.

Non qu'il n'est pas amour, et non que les attributs que nous voyons dans le chapitre 4 sont moins importants que son amour. Ces différentes qualités, en fait, sont ce qui fait de son amour un vrai amour, et non seulement un bon sentiment à notre égard.

C'est dans le chapitre 5 que nous voyons son amour, manifesté par ce qu'il a fait et ce qu'il continue à faire pour les siens. Le chapitre 5 est donc un bon complément au chapitre 4. Le chapitre 4 nous rappelle que Dieu est toujours sur le trône, et le chapitre 5 nous rappelle que son plan de rédemption en Christ va de l'avant, exactement comme prévu. Nous n'avons pas à nous en inquiéter. Cela produira la louange et l'adoration pour Christ autant que pour Dieu, à la fin du chapitre.

Le chapitre 5 commence en ajoutant un détail à la description de Dieu sur son trône : il y a un livre dans la main droite de Dieu, écrit au-dedans et au-dehors, scellé de sept sceaux. On ne peut pas toujours identifier chaque élément d'une description symbolique, et souvent dans l'Apocalypse on sera obligé de renoncer à trouver la signification précise de tel ou tel objet. Mais ce livre tient une place centrale, aussi bien par le fait de se trouver dans la main droite (qui représente la puissance et l'action) de Dieu lui-même que par le rôle qu'il joue dans le récit. Il est donc là pour être identifié.

Ce n'est même pas spécialement difficile, à condition de se mettre dans la mode de pensée du symbolisme sacré ancien. Ce texte, aussi rempli que possible (par le fait d'être écrit au-dedans et au-dehors), tenu par Dieu lui-même, dans la main avec laquelle il agit (toujours dans le symbolisme anthropomorphique, évidemment), ne peut que représenter ce qu'il a l'intention de faire. Son « plan d'action », si on veut. Il s'agit donc de ce qu'il a prévu pour l'humanité, la gloire et la grandeur qui étaient dans son intention quand il a créé la race humaine. C'est le « livre d'histoire » qui aurait dû se réaliser, puisque Dieu lui-même l'a préparé.

Cela ne veut pas dire qu'il a prévu, par une sorte de destin fatal, les actions de tout le monde. Ceci est une image, et non une représentation exacte de la manière dont l'univers est gouverné. L'intention ici n'est pas de montrer que Dieu contrôle tout souverainement et unilatéralement, mais seulement de nous rappeler qu'il a prévu pour nous une certaine manière de vivre. Aller plus loin dans le débat de la liberté de l'homme et le contrôle de Dieu dépasse l'intention et les possibilités d'un style littéraire comme celui qui se trouve dans l'Apocalypse. (D'ailleurs, si ce livre voulait dire effectivement que tout ce que Dieu a prévu se passe exactement comme il le veut, il ne serait pas fermé. Tout serait forcément en train de se passer comme il l'a voulu.)

Le fait que le livre est scellé de sept sceaux est important. Les livres à l'époque prenaient la forme d'un rouleau, et si la lecture n'était autorisée que pour certaines personnes, on le scellait avec un sceau et cela suffisait. Il s'agissait d'un bout de cire, marqué d'un dessin en relief. Cela n'empêchait pas l'ouverture ; n'importe qui pouvait l'ouvrir. Le sceau servait plutôt à constater l'effraction. Une fois ouvert, on ne pouvait pas refaire le sceau comme avant. Cela suffisait pour l'interdire aux personnes non-autorisées.

Mais comme le sceau ne constituait pas une barrière physique, il n'y a aucune utilité normalement à en mettre sept. Un seul suffit pour constater que quelqu'un l'a ouvert, et sept ne vont pas être plus efficace pour arrêter quelqu'un qui le ferait malgré l'interdiction. L'utilité ici d'en avoir sept est plutôt symbolique : le chiffre sept symbolise très souvent la perfection, ce qui est total et suprême. Dire que le livre est scellé de sept sceaux, c'est dire qu'il est parfaitement fermé, totalement inaccessible. Personne ne peut y accéder.

Dans le cas d'un livre qui représente le plan d'action de Dieu, cela veut dire que ce qui a été prévu est maintenant impossible. Le plan merveilleux de Dieu a été « fermé et rangé » si on veut. Cela ne peut plus se réaliser. Cette perte est, évidemment, le résultat du péché. A cause du choix de l'homme de se détourner de Dieu, tout ce que Dieu avait voulu pour nous est devenu irréalisable. Le paradis est perdu, et il ne peut pas être rétabli.

Dans les versets 2 à 4, nous voyons que le plan de Dieu pour la race humaine ne peut être rétabli par qui que ce soit. C'est le sens du livre qui reste fermé. Nul ne peut l'ouvrir. Aucun homme, aucun ange, aucune créature quelconque n'est « digne d'ouvrir le livre, ni de rompre les sceaux ». Ce qui est encore plus étonnant, c'est que Dieu lui-même ne peut le faire. Le texte dit « personne », y compris dans le ciel. Ceci est d'une importance capitale. Il nous montre que Dieu ne peut pas racheter les êtres humains par simple décret. Le péché existe, et Dieu ne peut pas déclarer tout simplement qu'il n'existe pas, ou qu'il n'a aucune importance ou aucune conséquence. Le péché de l'homme a changé de manière réelle et fondamentale la nature de l'existence humaine. Le livre est fermé, et personne ne peut l'ouvrir.

C'est là la tragédie ultime, la tragédie de toute l'humanité. C'est la raison pour laquelle Jean pleure. Bien sûr, ce n'est qu'une tragédie « en puissance » : Si Christ n'était pas venu, il n'y aurait eu aucun espoir. Mais il est possible de saisir la tragédie d'une chose, même si elle n'est pas arrivée, et d'en être ému. Peut-être Jean est-il tellement pris dans le mouvement de sa vision qu'il réagit en fonction du point de vue de la vision : si rien n'est fait, tout est perdu.

Nous comprendrons par la suite du passage, ainsi que par le reste de la Bible, que ce plan pour l'humanité doit passer par la rédemption. Si l'homme n'avait pas péché les choses auraient été différentes mais ce n'est pas le cas. Sachant que la rédemption est nécessaire pour que la vie que Dieu désire pour les êtres humains puisse arriver, nous comprenons pourquoi Dieu lui-même, tout-puissant sur son trône, ne peut pas « ouvrir le livre ». Cela reviendrait à décréter simplement le salut, sans que le prix ne soit payé. Personne, ni sur la terre ni dans le ciel, ne peut ouvrir le livre simplement en décidant de le faire. Il faudra faire autre chose auparavant.

Le verset 5 est une proclamation d'une importance inestimable : Il y a de l'espoir ; le péché et les forces du mal n'ont pas causé la ruine, au-delà de toute possibilité de rédemption, de l'histoire humaine. La volonté de Dieu, telle qu'elle est écrite dans le livre, pourra se mettre en place. La suite de l'Apocalypse nous montrera que les dégâts parmi les êtres humains sont énormes. Elle montrera aussi comment Dieu effectuera la rédemption non seulement de l'homme mais de toute la création. Cette rédemption sera bien entendu l'œuvre de Jésus Christ.

Précisément, il est dit dans le verset 5 que le lion de la tribu de Juda a vaincu. Qui, ou quoi, a-t-il vaincu ? Notre première

réaction serait peut-être de dire qu'il a vaincu Satan, mais ce n'est pas le cas. Vaincre Satan n'opérerait pas la rédemption ; les dégâts sont déjà faits. De toute façon, vaincre Satan n'est pas un exploit pour Christ. Il est, après tout, le Créateur tout-puissant tandis que Satan n'est qu'une créature.

Ce que Christ a vaincu est en fait la puissance du péché et de la mort. Les deux sont étroitement liés, de manière à ce que la victoire sur l'un est forcément une victoire sur l'autre. On ne peut pas vaincre le péché sans vaincre la mort, puisque le péché entraîne la mort. Si donc le péché est vaincu, la mort n'a plus de puissance. Inversement, et pour les mêmes raisons, on ne peut pas vaincre la mort sans vaincre le péché. Christ a donc vaincu aussi bien le péché que la mort. Toutefois, il semblerait que ce soit sa victoire sur la mort qui est précisément en vue ici et dans le verset suivant.

L'image du verset 6 est une description merveilleuse de l'humilité du Christ. Il avait été dit que le lion de la tribu de Juda a vaincu. Ce nom évoque la puissance, la majesté, la grandeur. Mais quand Jean regarde, il voit un Agneau. Ceci nous montre à quel point Christ s'est humilié afin de nous sauver. Il n'est pas venu dans la force, mais dans la faiblesse. Il a accepté d'être ridiculisé, maltraité, considéré comme moins que rien. Pourtant, il ne faudrait pas se laisser tromper par les apparences. Il est toujours le lion de la tribu de Juda. Nous ne le voyons pas en tant que tel, mais c'est ce qu'il est. Bien sûr il est en même temps « l'Agneau immolé », mais il est beaucoup plus que cela.

Le côté glorieux de ce verset, la véritable source d'espérance, se trouve dans le fait que l'Agneau immolé est debout. Jean le précise explicitement. Qui a déjà vu un Agneau, mis à mort pour un sacrifice, qui se tenait encore debout ? Un Agneau mort ne peut pas se tenir sur ses pattes. Nous comprenons donc que l'Agneau de Dieu n'est pas mort. Mais a mort, oui, mais vivant malgré tout, maintenant et pour toujours. C'est là que nous voyons clairement ce qu'il a vaincu : il a vaincu la mort. Voilà notre assurance de victoire. Notre confiance pour l'éternité ne se trouve pas dans notre force ou dans notre capacité de faire face aux circonstances difficiles, mais dans la résurrection de Jésus-Christ. C'est parce que le lion de la tribu de Juda a accepté de devenir un Agneau immolé que la mort et le péché sont vaincus.

Il est dit qu'il est « au milieu du trône et des quatre êtres vivants et au milieu des anciens ». Ceci nous montre la place centrale de Christ. Il est au centre de tout le plan de rédemption. Il est au centre également de tout ce que Dieu a en vue pour nous. C'est lui notre message (voir Colossiens 1.28), c'est lui notre but (voir Philippiens 3.8-10), c'est lui notre espérance (voir Colossiens 1.27), c'est lui notre vie (voir Philippiens 1.21).

Il n'est pas nécessaire de revenir sur le terme : « les sept esprits de Dieu ». Nous avons déjà vu ce terme dans le verset 4 du chapitre 1. Remarquons toutefois les images utilisées pour le Saint-Esprit : sept cornes et sept yeux. Pour un peuple agricole, le symbolisme d'une corne est clair : c'est l'arme de la bête, utilisée aussi bien pour se défendre que pour attaquer. Nous voyons par là que Jésus-Christ, dans la puissance du Saint-Esprit, n'est pas faible. Il avait dit lui-même que personne (ni Pilate ni Caïphe ni Satan et ses démons) ne pouvait lui prendre la vie, qu'il la donnait volontairement. Il est tout à fait capable de se défendre, s'il l'avait voulu. Si ceux qui l'ont condamné, ceux qui l'ont conduit au lieu de la mort, ceux qui l'ont cloué à la croix, savaient à qui ils avaient affaire, ils se seraient enfuit terrorisés. L'idée de lever la main contre le Créateur tout-puissant aurait été impensable. Même ceux qui n'auraient pas eu de scrupules par crainte révérentielle de Dieu auraient néanmoins eu peur de le faire. S'il ne l'avait pas accepté passivement, tous ceux qui s'en étaient pris à lui auraient été immédiatement détruits.

Les sept yeux nous montrent son omniprésence. Il est partout à la fois, il voit tout ce qui se fait. Nous avons vu cela dans les lettres aux églises. Christ n'est pas absent. Même si nous ne le voyons pas, lui nous voit.

L'Agneau a sept cornes et sept yeux. Ces cornes et ces yeux sont une image du Saint-Esprit. Nous voyons donc que Christ n'est pas simplement habité par le Saint-Esprit, comme nous le sommes, nous les croyants. Le lien est beaucoup plus étroit. Les cornes d'une bête, ses yeux, font partie de lui. Le véritable lien entre Christ et le Saint-Esprit n'est pas élaboré dans ce passage ; on ne pourrait pas bâtir toute une doctrine rien que sur ces images. Toutefois, l'ensemble de la Bible nous permet de comprendre, partiellement en tout cas, ce qu'il en est. Le Saint-Esprit est Dieu, présent dans l'univers qu'il a créé. Jésus-Christ est Dieu, incarné dans ce monde. Ainsi, il est évident qu'on ne peut pas séparer les deux. Nous ne pouvons pas concevoir Christ sans le Saint-Esprit.

Dans le verset 7, l'Agneau reçoit de Dieu le livre scellé. Il détient désormais toute puissance et autorité pour mettre en

place tout ce que Dieu a prévu pour les être humains. Ceci est une image de ce que Jésus a dit dans Matthieu 28.18.

Le verset 8 contient, lui aussi, une image importante. Nous rencontrons des difficultés, nous prions, et nous avons souvent l'impression que Dieu n'entend pas, que nos prières n'ont aucun effet, que le ciel reste indifférent. Nous voyons ici que les prières des saints sont présentées comme des coupes d'or remplies de parfums. C'est l'image de ce qui est à la fois précieux et agréable. Nos prières n'ont pas été oubliées. Elles ont une valeur pour Dieu, elles changent quelque chose. Elles sont pour Dieu ce qu'un doux parfum est pour nous. Elles font partie des trésors du ciel. En tant que tel, elles sont présentées devant l'Agneau. Jean a reçu cette vision à un moment où beaucoup de chrétiens pouvaient se demander si leur prières avaient un effet quelconque. Ce petit détail de la vision nous montre l'importance de nos prières.

La suite du chapitre est une image d'adoration devant l'Agneau. Le mot n'est utilisé qu'au verset 14 et l'objet du verbe dans ce texte pourrait être discuté si on ne veut pas admettre ce qui est évident. Toutefois, il est très clair ce qui se passe. Les 24 anciens et les 4 êtres vivants se prosternent devant l'Agneau et lui attribuent la puissance, la gloire, l'honneur et la louange. Tout ce qui était dit de Dieu dans 4.11 est dit de l'Agneau dans le chapitre 5. Et plus encore. Ce passage nous montre très clairement, plus encore que tout autre passage biblique, que Christ est adoré.

Dans le verset 9 les 24 anciens et les 4 êtres vivants « chantent un cantique nouveau ». Le cantique est nouveau simplement parce que ce n'est pas le même que celui qu'ils ont chanté dans le chapitre 4. Là, il s'agissait de louange envers Dieu sur son trône. (C'était dans 4.8 pour les êtres vivants et dans 4.11 pour les anciens.) Ici, c'est un cantique de louange pour l'Agneau, non seulement pour ce qu'il est (ce qui était le sens principal du cantique du chapitre 4) mais encore plus pour ce qu'il a fait.

Les verset 9 et 10 nous rappellent l'étendu de la rédemption, de qui est l'œuvre fondamentale de Jésus-Christ. La rédemption dépasse largement le simple fait de nous pardonner. Il est dit ici que Christ a fait de nous un royaume et des sacrificateurs pour Dieu, que nous régnerons avec lui sur la terre. Ce texte ne nous dit rien sur les détails de ce règne, quand à sa nature ou le moment où il a lieu. (Est-ce pendant le millénium ? Pendant nos vies sur cette terre ? Sur la nouvelle Terre ? Peut-être est trop demander à des simples images de vouloir répondre à de telles questions.) Le but ici n'est nullement de révéler l'ordre d'événements futurs mais de nous montrer qu'à cause de la victoire de Christ nous aurons la victoire, nous aussi. Nous n'allons pas « survivre » simplement. Nous « régnerons ».

Il est dit dans le verset 13 que toute créature loue Dieu et l'Agneau. Cela concerne-t-il même ceux qui refusent Dieu ? Même Satan. Il est possible que le symbolisme ne doive pas être poussé jusque là. Ceci est une suite d'images, après tout. Mais il est tout à fait possible aussi que, d'une manière que nous ne pouvons pas bien comprendre, toute la création loue Dieu, que ce soit d'une façon volontaire ou non, par une démonstration de sa puissance, sa gloire, sa sagesse et son amour infini même envers ceux qui le refusent.

De plusieurs manières différentes, toute la deuxième moitié du chapitre 5 nous invite à louer Jésus-Christ. Parce qu'il est vivant, parce qu'il nous a racheté, parce qu'il nous donnera la victoire finale. Ceci ne peut qu'encourager l'Église bien plus que le fait de tourner autour de leurs propres difficultés et leur incapacité à s'en sortir tout seul.

Le chapitre 4, donc, nous rappelle que Dieu règne encore. Le chapitre 5 complète cela en nous montrant ce qu'il a fait et ce qu'il continue de faire. Le chapitre 4 nous montre le Créateur tout-puissant, Seigneur des cieux et de la terre, qui domine toujours sur tout événement. Le chapitre 5 nous montre Dieu dans la personne du Rédempteur, ainsi que sa relation avec nous (par la place qu'il donne à nos prières, par notre rédemption et par la glorification finale qu'il prépare pour nous). Le chapitre 4 rassure l'Église par la Personne de Dieu. Le chapitre 5 le fait par rapport à ce qu'il fait : Il met en place, chaque élément en son temps, le dénouement final de l'histoire humaine. Cela est montré ici par le fait de donner à Christ le livre pour qu'il puisse rompre les sceaux et guider le plan de Dieu à travers les événements terribles qui vont suivre, jusqu'à dans la vie de gloire éternelle dans la présence même de Dieu. Tout le reste de l'Apocalypse, donc, sera une description de la mise en place, en détails, de ce qui est figuré ici dans le chapitre 5.